nnée 1909
Nº 5.

1er JUIN

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

78, RUE D'ASSAS, 78

PARIS

Dépositaire général : E. DRUET, 108, Faubourg Saint Honoré.

Le numéro : 1 franc net.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Adresser correspondance et manuscrits au siège de la Revue

78, RUE D'ASSAS, 78

Pour les réassortiments et demandes de dépôt s'adresser chez E. DRUET, 108, rue du Faubourg Saint Honoré.

Abonnement d'un an : France 10 frs., Etranger 12 frs.

Abonnement de luxe sur papier japon 20 francs.

Les abonnements partent du 1er Février.

SWINBURNE

Le grand poète anglais Charles Algernon Swinburne vient de mourir. Peut-être la *Nouvelle Revue Française* publiera-t-elle dans la suite une étude sur son œuvre ; mais nous avons pensé qu'il appartenait à M. Vielé-Griffin, le traducteur de son *Laus Veneris*, de saluer d'abord cette tombe.

Ayant prié notre collaborateur et ami André Gide de demander de notre part au noble poète d'*Amour Sacré* quelques pages à ce sujet, voici la lettre que nous avons reçue :

Mon cher Gide,

Mon émotion est forte ; vous me demandez de dire adieu, dans la Nouvelle Revue Française, *au grand Anglo-Saxon, au plus sublime lyrique que l'Occident ait produit depuis Shelley. Le prestige de son art, la richesse de sa fougue verbale que débridait un goût exquis et sûr, sa générosité sensorielle, son idéo-réalisme charnel et mystique, son imagerie archaïsante et moderne, son glorieux pessimisme vital qui ennoblit la joie en la couronnant d'épines, — tout cela est-ce bien accessible, désormais, à une France desséchée et*

vétilleuse, curieuse d'elle-même et d'elle seule, penchée sur son passé comme sur un grimoire, acharnée à ne plus se comprendre que fragmentairement, à mutiler sa gloire historique ?

Il ne fut pas " classique, " le grand Anglo-Saxon, comme on souhaite de l'être aujourd'hui dans nos milieux intellectuels diminués ; il serait peu compris, je crois, dans notre monde académique où le souci de la " mesure " masque mal l'aveulissement critique et la terreur ergotante de toute fécondité cérébrale.

*Non, ce ne fut pas un " latin " que le poète d'*Atalanta *et des* Poèmes et Ballades ; *mais bien un Grec, amoureux de la mer, ivre de la chair prestigieuse et sacrée. S'il ne connut pas l'équilibre moral d'un Pindare, c'est que le siècle et la race dont il est né se refusaient aux stagnations, ayant à réaliser, par delà les océans, un empire tel qu'Alexandre n'en a pas rêvé. Mais Swinburne ne fut pas un alexandrin : le sang généreux, bouillonnant en ses veines et son cerveau lyrique, nourri de sensations viriles, éclate en chants de triomphe : Swinburne fut un Grec de la belle époque, un victorieux, un fils des Héraclides.*

Mais qu'importe, vraiment, Swinburne aux préoccupations françaises d'aujourd'hui où la haute culture humaniste baisse en raison directe

du nombre des aspirants à une prétendue " renaissance classique " ?

Une jeunesse, une élite qui ignorent l'alphabet grec et qui seraient en peine de scander Virgile s'insurgeraient, sans nul doute, contre cet Humaniste qui écrivait le grec comme Sapho, le latin comme Horace et qui marquait la compétence de son amour des Lettres françaises en ciselant des vers dignes de Banville et de Hugo.

Croyez-moi, mon cher Gide, le plus beau des Poètes contemporains est mort ; mais nous ne trouverions plus de larmes pour le pleurer : un Mendès a suffi à nos émotions lacrymatoires, à notre hystérie funéraire ! Il y a de grandes choses, désormais, il y a des vibrations de lyre et des sanglots divins qui ne concernent plus la France...

Si je le dis, c'est qu'au fond je ne désespère pas de Celle qui fut la Patrie commune des esprits et des âmes ; mais il vous appartient, à vous et à quelques autres, de la glorifier en lui restituant son geste historique d'expansion et d'accueil, de proférer en son nom ces mots d'amour qui donnent la victoire ; car de la concentration craintive naît l'angoisse soupçonneuse, la haine impuissante, le fléchissement intellectuel et la défaite morale la plus humiliante, la seule définitive.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

POÈMES EN PROSE

CINTHIA

Voici que je commence à sentir dans ce cœur endolori le poids de mon amour. Il se fait plus pénible à porter, comme un enfant, qui, de mois en mois, alourdit sa mère. Et c'est aussi un enfant que cet amour, un fils né d'une femme et de moi, conçu dans la minute même où pour la première fois s'est gravée dans ma rétine l'image de celle qu'aussitôt j'appelai pour moi seul Cinthia.

L'amour est léger, quand il est jeune. On le sent en soi pareil à une flamme subtile. Elle colore le monde, et il devient tel qu'une toile peinte. Tout ce que l'on y découvre, arbre au torse élancé, vague qui se replie sur elle-même pour courir plus vite, rose au cœur ouvert, soir qui se répand, rappelle la ligne subtile d'un corps blanc, certaine bouche arquée et des yeux bleus qui sourient comme un coin d'azur entre deux branches de pin, comme un rayon de soleil, après un orage, comme l'espérance même de la gloire.

Alors l'univers nous exalte. Il prend l'aspect de ces vergers où tout est à cueillir, où tout nous appartient. On porte son cœur comme un Tabernacle, car il enferme une substance divine, cette chair et ce sang de l'esprit : l'amour. Quelle théorie défilant sur une frise du Parthénon égalerait en majesté et en noblesse les jours qui processionnent ensuite devant nous ? Voilés de blanc, augustes, radieux, ils nous introduisent dans un monde fait à notre taille. Aveuglés par leur lumière, nous oublions la réalité qu'ils nous cachent et qui devient plus intolérable, lorsque plus tard, nous la retrouvons.

Car, pendant cette période éblouissante, l'amour a grandi à notre insu. D'abord, il est pour nous comme deux ailes qui vont nous porter dans les étoiles et plus tard, il rappelle surtout cette semelle de plomb qui retient au sol les pas d'un scaphandrier. Et si cet amour devient tragique, ce n'est point que l'on s'en lasse, mais il cesse d'être un rêve pour prendre l'aspect d'une réalité qui va, se cognant aux murs, dans ce souterrain de la conscience où nous marchons, tenant en main une rampe et cherchant une issue qui ne doit s'ouvrir que du côté des catacombes, — cherchant sans cesse sur ces murs nus et froids une image qui nous retienne et puisse nous faire illusion mais n'osant pas mentir à nous-mêmes en peignant à la

hâte quelques traits grossiers et maladroits qui prennent à nos yeux figure de divinité.

Mon amour me pèse, Cinthia. Mais à qui m'en plaindrai-je ? Vous m'avez donné les plus belles heures de ma vie, des heures qui furent éblouissantes comme la trajectoire d'une fusée, douces comme le lever de la lune sur la mer, pleines, fécondes, inoubliables, des heures où j'ai eu l'impression de régner, comme un empereur, sur un monde taillé dans la pulpe épaisse d'une rose, soutenu par des piliers de cristal, sous un ciel plein de vibrations harmonieuses et d'échos d'arpèges. Ces heures ont dans ma vie la place qu'une couronne de joyaux prend dans un trésor. Je les regarde encore briller. Non, je n'ai rien à vous reprocher, Cinthia !

Mais le nom que vous portez devant les hommes n'est pas le mien, Cinthia. La maison où vous dormez n'est pas la mienne. Nul être n'a une grande place dans la vie d'une femme, je le sais, mais celle que j'ai voulu prendre fut plus étroite et cachée que toute autre. Vous avez mis un voile pour venir chez moi, car la femme qui a souri à plusieurs hommes s'est masquée pour toujours. Elle n'aura plus le visage nu devant personne. Et cependant, le vôtre est beau. Le sculpteur, qui l'a taillé dans un marbre vivant, a dû sourire en le

terminant et se dire: “ Quel dommage qu’une telle face soit soumise aux lois du Temps. Ç’aurait été une belle chose à protéger contre la mort universelle ! ”

Mais nous ne vieillirons pas ensemble, Cinthia. Vieillir ensemble, c’est peut-être là tout l’amour ! Où serez-vous alors ? Où serai-je ? Je ne verrai pas, il est vrai, vos rides se creuser, ni vos cheveux blanchir... Ah ! penser qu’un visage comme le vôtre, Cinthia, puisse enlaidir ! — Alors l’homme, qui n’aura eu dans votre destin qu’une étroite place demeurera seul à vos côtés ! Songerez-vous en ce temps-là à celui qui vous nommait Cinthia en son cœur et vous aimait si profondément ? De quoi causerez-vous avec l’autre ? Hélas ! un passé commun est fait de la longueur du temps et non de l’intensité de certains jours. Les années innombrables comptent davantage que les plus belles heures, qui sont toujours courtes et toujours rares. Nous n’aurons pas vieilli ensemble.

Mais quand le temps aura fait son œuvre, quand le dernier matin se sera levé derrière vous, Cinthia, quand vous vous remettrez vous-même, soumise et prostrée, aux mains de celle qui n’oublie point, ce n’est point dans mon tombeau de famille que vous reposerez, ce n’est pas à la cendre de mes morts que vous mêlerez votre poussière, et la

mienne se dissoudra loin de vous, — loin de vous qu'auront entièrement reprise, hargneux et vengeurs, et à jamais, tous ceux qui vous ont imposé le nom que vous portiez devant les hommes, vous qui n'aurez été Cinthia que pour moi !

Mais lorsque dans la vallée du Jugement, le Seigneur, qui a créé le ciel et la terre, appellera ceux qui furent, afin qu'ils comparaissent devant lui, il ne vous dira point. " Venez ici, Cinthia ! " C'est aux côtés de l'homme qui ne vous aura pas aimée autant que moi que vous apparaîtrez devant son trône. A lui, vous appartiendrez encor, car les mêmes lois injustes régissent l'éphémère et l'éternel, et l'amour est bien peu de chose, en face de la discipline universelle, et je porterai seul un nom éteint avec moi, et je dirai à voix basse : " Cinthia ! Cinthia ! Si je t'appelais ainsi, passerait-il encore un frisson dans ton âme ? "

Oui, c'est tout cela qui alourdit l'amour dans le cœur endolori de l'homme, c'est tout cela qui rend les soirées douloureuses et les nuits bien longues, après le départ de Cinthia, quand elle a repris la rue brumeuse qui la ramène chez elle et que je me retrouve dans le souterrain, tenant en main ma lampe et flairant dans l'air moisi ce parfum de printemps que laisse une chevelure, cherchant à revoir, en place de ces murs nus, des yeux bleus,

où vient affleurer l'âme, les mains où tout mon amour ne se grave, dans une paume infiniment striée, que par une ligne imperceptible, et ces robes qui roulent comme une vague, ondulent comme une cime de peuplier dans le vent d'automne et sont autour d'un corps adoré comme une musique autour d'une cérémonie.

Il y a des cœurs où l'amour ne meurt jamais entièrement. Le mien est de ceux-là. Quand la vie de Cinthia et la mienne, un instant réunies, se disjoindront comme deux routes qui, en sens contraire, s'éloignent d'un même bourg, il me restera toujours de cette femme l'odeur de la plus belle chevelure, une angoisse, un regret, le souvenir des heures les plus ardentes et les plus complètes que j'eusse vécues. Il me restera aussi celui de ces soirs vides et de ces lentes nuits où la solitude m'écrasait, où me semblait stagner dans mes veines un sang épaissi.

Et quoi qu'il arrive par la suite, quelles que soient les amours qui naîtront, chanteront, me prendront, iront s'alourdissant, puis se décomposant en moi, il restera toujours au fond de mon cœur une voix pour dire : "Ta maison n'était pas la mienne, Cinthia. Le nom que tous te donnaient m'a blessé comme une insulte. Mon tombeau ne sera pas le tien. Nos cendres ne se mélangeront pas dans la

réduction finale. Celui avec qui tu n'auras jamais eu qu'une union hâtive et mal assortie t'imposera sa poussière odieuse, comme il t'imposait son nom, et c'est à ses côtés, et cependant distante encore de lui, que tu comparaîtras devant le trône du Seigneur, qui a créé le ciel et la terre, — le ciel indifférent et la terre pourrie ! — toi qui n'auras été Cinthia que pour moi ! "

4 *décembre* 1906.

SUR LA TOUR

Donne-moi ta main, ta petite main qui a la blancheur des choses nées au fond de la mer et que le soleil n'a pas touchées. Je la porterai à mes lèvres, et nous demeurerons ainsi longtemps, très longtemps. J'ai un bras passé autour de tes épaules frileuses, je te serre contre moi, et je respire, tout en la baisant, ta main fragile et nue. La nuit nous enveloppe. Déjà, elle imprègne tes cheveux, et elle met son odeur amère dans les plis de ton manteau. Je voudrais voir s'écouler bien des heures, avant que ta petite main quittât ma bouche qui palpite, et se referme contre elle...

Nous sommes seuls, ici, au sommet de cette tour, qui domine la contrée. Le crépuscule orageux se lézarde de sang, et couve à l'horizon une nuée

de soufre. En bas, le monde se tapit. Chaque arbre rond semble rentré dans son ombre, chaque maison se tasse et se fait toute petite. Autour de nous, s'étend la plaine, ronde comme une roue, et, plus loin, j'entrevois la mer, cette promesse, la mer, cette marge d'inconnu à une page trop souvent feuilletée. Sur nos têtes, il n'y a que le ciel, que la sottise de l'homme a rendu vide et que nous haïssons depuis.

C'est la trêve d'armes. Nous sommes seuls, mon amour. Une bénédiction plane sur nous. Jusqu'à ce que nous redescendions dans la cohue, il n'y aura plus ici que deux formes qui n'en feront qu'une dans la nuit, qu'un homme qui vivra, la bouche collée contre la main d'une femme. Il nous faudra, plus tard, je le sais, regagner le monde hostile et traverser la foule, en portant visiblement nos plaies que chacun, à tour de rôle, viendra envenimer, irriter par le fer ou par le roseau. Toi seule, mon amour, as pansé mes blessures. Et c'est pourquoi je te serre contre sur mon cœur, dans ce soir de soufre, si lourd que notre respiration en est gênée...

Le monde est sinistre, le monde est laid. J'aurais tout refusé de lui, si ton amour ne m'avait aidé à accepter ses impostures et ses chaînes. Par lui, je communique avec l'univers, comme par un

pont suspendu. J'ai renoncé au cloître où je me serais confiné sans toi, mais pour aborder à ces terres multiformes que ton amour m'a fait découvrir, contrées que l'on ne peut définir, mondes en création perpétuelle, que nous avons tous connus autrefois et perdus ensuite pour les mieux rêver, car chaque homme a eu sa part de Paradis terrestre, et de s'en souvenir il agonise lentement ici-bas.

O ma bien-aimée, que n'es-tu pour moi ? Tu es la première fleur, au jardin, quand dans le ciel de février la brise se fait plus douce et qu'un bourgeon perce l'écorce nue, tu es la barque qui, soulevée par chaque vague, vient, dans la tempête et tout son éclaboussement, recueillir le naufragé, tu es le majestueux accord de plénitude et de bonheur, qui délivre une symphonie contradictoire et dissonnante, faite avec des phrases indécises et stériles, en rythmes cahotés et têtus. O ma bien-aimée, je voudrais entrecroiser autour de toi les lignes d'un berceau de feuilles où tu puisses errer, à ton aise, sous une pluie de roses, sur un tapis d'herbes, plus bariolé qu'un tapis persan, au milieu d'un frémissement d'ailes, de parfums et de chansons !

Ma vie, je l'étendrai à tes pieds, comme un tapis persan. C'est là que tu marcheras désormais. Elle te protègera des pierres qui font saigner les

pieds et des épines qui déchireraient tes jambes. Les dessins qui y sont représentés amuseront tes yeux. Tu y verras les fleurs de mon imagination et mille scènes de tendresse ou de désespoir, qui te feront revivre des épisodes de ton existence. Et chaque pas que tu enfonceras dans l'étoffe, chaque pas qui écrasera un lotus, un cerf, un prince ou la figure d'une divinité fera jaillir du tapis froissé un sourd cri de jubilation. Et je voudrais que ce tapis, un jour, s'enroulât autour de toi pour protéger ton plus profond sommeil, mais avec le dernier soupir, il s'évanouira lui-même, sans laisser de traces, comme la rosée dans un rayon de soleil !

Ton regard est si lourd d'émotion, de tendresse et de mélancolie que je peux à peine en supporter la vue. Il y a dans tes yeux violets tant de choses que je n'ose pas lire, tant de reproches et de regrets ! Le monde est cruel, le monde est hideux, et autour de tes paupières, bleuissent des cernures, qui me racontent le plus douloureux des passés. Une femme, même heureuse, est l'être le plus abandonné, le plus meurtri et le plus seul qu'il soit possible de concevoir, mais que dire alors de celle qui n'a jamais touché au bonheur ? La société, ses coutumes, ses lois sont sorties de la main de l'homme, — une main lourde et brutale, qui pèse, qui étrangle, qui saisit et qui rejette aussitôt

après, — une main dure, et une impitoyable main...

O ma bien-aimée, ton corps se ploie contre le mien, ta tête penche, ton cou long et trop mince ne peut supporter le poids de tes cheveux que l'humide nuit imprègne. Je regarde avec tes yeux qui ont souffert de ce qu'ils voyaient, je pense avec les idées qui alourdissent ton front, j'aime avec ta bouche qui a pansé l'amour humain, en y posant ces lèvres entre lesquelles, fade et gluant, le sang lourd s'écoulait. Te voici contre mon épaule, ô Douleur ! J'ai ton cœur sur le mien, ô Consolation des affligés ! La tour est haute, et la mer jette au loin son cri d'appel, comme une cavale tourmentée, cependant que sa crinière d'écume bat dans le vent !

Nous verrons les Saisons tourner autour de nos têtes, — les fruits pourris et les gousses noires sont presque mêlés aux premiers bourgeons — nous assisterons à l'éclosion des fleurs, à leur épanouissement, à leur décadence, — c'est plus prompt que l'éclair qui passe ! — nous contemplerons le lever des astres, la danse des constellations, l'épanchement de la Voie Lactée — toutes les étoiles sont peut-être mortes depuis des siècles ! Où est notre véritable existence ? Ici, sur la tour ? Ou là-bas, dans les fondrières de la plaine ? Agir, boire, jouer, travailler, courir, c'est avoir son rôle de rou-

age obscur dans une machinerie mal agencée, son attitude de pantin dans une partie de fantoches, au fond de l'Inconscient. Aimer, rêver, c'est vivre. On n'existe vraiment qu'à mille lieues de la cohue humaine. On n'est soi-même qu'au sommet de la tour.

Derrière les illusions consenties par nos sens, au-delà de cet univers de mirages et de duperies, notre âme est semblable à un cloître qui tourne autour de sa petite cour pavée d'herbes. Deux colombes y viennent boire au puits sculpté d'acanthes. Aux colonnettes si rongées par le temps qu'elles font penser à des branches de madrépores, des roses blanches se suspendent. Le long des murs, des souvenirs sont rangés, comme les sarcophages, des statues mutilées ou les images en bois de saints dédorés et noircis. Que le silence est doux sur ce cloître ! Des cloches argentines sonnent limpidement dans l'air. Le ciel de violettes est tendre comme un regard de femme, il pénètre en nous à la manière d'un parfum...

La pensée, la volonté, le labeur sont au dehors qui appellent, ils cognent la porte épaisse et bien close, on entend des chocs d'armures et des bruits de lutte, là-bas. Ici, une des colombes s'envole, l'herbe se ploie comme un corps qui s'abandonne, un invisible encens monte autour des choses et

ces choses sourient au Temps, avec un air de ne pas le craindre. Et devant elles, tu te tiens immobile, ô ma bien-aimée ; toutes les folies de mon imagination, je les oublie, quand je vois tomber les plis de ta robe ; je tiens dans les miennes tes mains profondes, blanches comme le sel, comme tout ce qui demeure hors des atteintes du soleil, loin des crépuscules de soufre et de poix, qui se lézardent et couvent la mer hurlante.

Nous allons quitter la tour et regagner le monde sinistre, le monde hideux. J'y montrerai mes plaies que chacun viendra envenimer avec le fer ou avec le roseau. Un jour, tu retireras tes mains de ces lèvres qui les baisent, tu sortiras de mon existence. Je serai de nouveau seul dans la cohue, luttant pour ne pas être écrasé, luttant contre la pensée, contre la volonté, contre le labeur, afin de demeurer tout à moi-même... Qu'importe ! Que ce soit demain ou dans dix ans, viens m'appeler tout bas, tout bas, derrière la porte épaisse et close, entre dans le cloître, le ciel sera de violettes, les deux colombes dormiront sur la margelle du puits, tu te retrouveras toi-même, immobile et silencieuse, au milieu de la cour et les pieds posés sur ma vie, comme sur un tapis persan.

Décembre 1907.

ISOLA

J'ai revu cette plage, Isola, sur laquelle nous nous sommes assis, un soir, dans les premiers temps de notre amour. J'ai retrouvé la même mer qui nous berçait alors, ces rochers crayeux, paysages arides et désolés que dominait un fort énorme et solitaire. Rien de tout cela n'a changé. Toi seule ne t'y trouves plus. C'est à ton ombre que je m'adresse, Isola, tu es absente de ma vie !

Devant une tombe que l'on va sceller, quelqu'un se lève et prononce un discours, — ce sont les dernières paroles que l'on adresse au disparu. Ce souvenir, je l'évoque en face de mon amour mort : pour la dernière fois, je m'adresse à lui. Déjà, à tant d'angoisses et d'inquiétudes, un calme paisible, glacial a succédé : l'indifférence. Bientôt, viendra l'oubli, — oubli de tant de tristesses et de tant de bonheur, — l'oubli de tout ce que tu fus, Isola.

Je suis assis sur les rochers crayeux. Le soleil se couchait sous un dais de nuées de cuivre. Des nuages d'un gris-noir formaient un bas-relief mouvant et contorsionné sur les fonds nébuleux de l'horizon. La mer moutonnait. De belles vagues s'avançaient à sa surface, elles pompaient l'eau environnante, s'en gonflaient, se formaient une échine,

grandissaient. Elles étaient massives et fluides et semblaient posséder une fuyante armature, partout informe et partout résistante. Quand elles se dressaient, on voyait la transparence verte de leur eau, et en touchant les rochers, elles s'effondraient brusquement en répandant une nappe d'écume.

Oui, les mêmes vagues, Isola ! Mais j'étais seul à les regarder. Si je tournais la tête, je ne voyais pas, à côté de moi, ces yeux mêlés, comme l'eau même de la mer, de vert et de bleu, ni ce frêle corps flexible et gracieux de mouette, ce jour-là, tout habillé de blanc et de gris. Comme j'étais ému, mon amie, pendant que le dur crépuscule de février tombait sur nous ! Je ne savais comment formuler les paroles ardentes qui me venaient aux lèvres. Ah ! comme je te parle aisément, Isola, maintenant que tu es morte pour moi !

Quand la nuit commença à devenir moins claire, nous nous sommes levés pour courir et nous réchauffer. Car il faisait froid, en ce triste soir de février. Un ciel bas, où d'énormes nuages montaient de toutes parts, pesait au-dessus de nos têtes et faisait paraître plus livides les grands rochers crayeux qui encaissaient la route. C'était un coin de banlieue marine, solitaire et dangereuse, l'ombre venue. Et, nous nous y enfoncions au hasard, pour exaspérer le sentiment de notre amour

que l'angoisse rendait plus fort, et, dans une anxiété commune, nous nous serrions l'un contre l'autre.

Je n'étais pas encore venu en cet endroit et je n'y reviendrai jamais. Je veux ignorer quelle apparence il prend pendant le jour, mais, le soir, avec un ciel d'orage, il est étrange, sinistre, impressionnant. Parfois, la route surplombait des terrains vagues. On y entrevoyait des usines abandonnées depuis longtemps, refuges probables de vagabonds dont la misère rendait acceptables ces murs noircis et tombants, ces toits crevés, les fenêtres sans châssis...

Par moment, nous croisions des ouvriers revenant des fabriques voisines. Nous croisions leurs groupes, puis la solitude se reformait autour de nous. Le vent soufflait, avec une vacarme déchirant. Nous entendions les hurlements de la mer. La ville, au loin, suivait la côte, et des rangées de points d'or se doublaient dans les flots. Et nous allions vers l'inconnu, vers la vie sauvage, dans la nuit, avec l'impression farouche d'échapper à la société contre laquelle, alors, nous étions en lutte.

Ah ! ce vent qui miaulait et se pressait entre les couloirs des rochers blancs, sous ce ciel où accouraient, se bousculaient, s'enchevêtraient des nuées couleur de fer ! Et l'odeur de la mer nous mon-

tait aux narines, comme un parfum d'imprévu, de liberté, comme la senteur même d'une vie nouvelle, d'une vie où l'amour serait la seule loi, la seule réalité !

Nous nous sommes accoudés au parapet. T'en souviens-tu, Isola ? En bas ondulait la mer, creusée par de grands remous. Les souffles du vent se heurtaient avec tant de véhémence que des rides se formaient en sens contraire. Par moment, passait dans les ténèbres, comme un coup de faux, la brusque lumière blanche d'un phare. Et je réchauffais avec mes lèvres tes mains glacées.

Et ce soir-là, j'ai souhaité de mourir. Je t'aimais tant que j'aurais voulu m'anéantir avec toi. Je sentais alors si intensément que jamais je ne pourrai vivre sans toi, — moi qui m'en passe si aisément aujourd'hui ! Ah ! oui, Isola, me perdre en ta compagnie, m'enfoncer sous les vagues, ne faire qu'un avec toi dans le néant, puisque dans la vie on reste toujours deux !

Nous aurions reposé sur les vagues, enlacés et mêlés l'un à l'autre, unis par la même putréfaction, nous mélangeant aux fucus gélatineux, aux varechs rougeâtres, aux plantes de chair qui couvrent le fond de la mer, aux tentacules de chair qui portent la vie sans le savoir, bercés par le

mouvement supérieur des vagues supérieures, devenus de simples formes végétatives dans l'univers des crabes, des méduses et des actinies, dans l'effroyable laboratoire salin, où la vie se forme et se coordonne, où la pierre devient chair, la chair végétal, où le madrépore rugueux se couronne de lèvres et où les organismes les plus informes prennent la forme des étoiles.

Ce fut peut-être l'heure la plus intense de ma vie, Isola. Il y a ainsi des moments où toutes les forces humaines se concentrent, s'unissent, atteignent au paroxysme pour former une heure unique, parfaite comme une œuvre d'art. Mon amour, ce soir-là, atteignit au plus haut point qu'il pût toucher... Mais nous ne nous enfonçâmes pas dans la mer... Et nous sommes mélancoliquement revenus vers la ville, vers la société contre laquelle nous étions en lutte. Nous laissâmes le froid, la vie sauvage, la solitude. Notre amour vécut, puis il mourut comme tous les amours, comme tout ce qui est. Fut-ce ma faute, fut-ce la tienne ! Tu le sais mieux que moi, ingrate Isola! Non, je n'irai plus me promener sur cette plage, ni dans ce chemin désert où nous avons erré tout un soir...

Que reste-t-il aujourd'hui de ce fragile amour humain, de tant de promesses convaincues? Isola ! Isola! Qui aimes-tu maintenant ? Qui accompagnes-

tu dans de lointaines banlieues ? Sur quel cœur de jeune homme, avide ou torturé, ou calme, reposes-tu, Isola toujours inquiète et toujours insatiable ? Je ne veux garder de toi que le souvenir de cette promenade dans le vent, et, parfois, lorsque je regarde en moi-même, il me semble que je ne te voie moins que je ne revoie ces rochers livides, ces hordes de nuages et cette mer écumante et contrariée où je rêvais de t'entraîner avec moi !

C'est la dernière fois que je m'adresse à toi, Isola ! Ces belles vagues tantôt disparaissaient bien vite. Au premier rocher, elles s'effondraient en bouillonnant. Notre passion fut semblable à elles. J'ai souffert plus que je ne te l'ai dit. A quoi bon parler de ce qui torture? Qui, au monde, cela peut-il intéresser ? Nous ne nous retrouverons jamais ensemble sur cette plage, ni ailleurs. A l'indifférence, l'oubli succède... L'oubli, Isola ? Je l'appelle de toutes mes forces, et cependant, je te parle encore...

Octobre 1908

EDMOND JALOUX.

SOIRS.

EUGÉNIE GRANDET

Pour Edmond Pilon.

Le maigre feu de bois agonise en la salle
Où le jour meurt aussi sur les rideaux de lin.
Eugénie a laissé choir l'ouvrage, et ses mains
Au creux de ses genoux allongent leurs doigts pâles.
Dans l'embrasure où persiste un reste de jour
Madame Grandet coud. Elle a sa chaufferette
Sous les pieds, elle est grave, attentive, muette,
Tirant l'aiguille avec le même geste court.

L'ombre vient, effaçant la rue où, soudain, grince
Un contrevent tiré sur les dehors obscurs.
Ce deuil du soir tombant, calme, sur la Province
De quels lourds souvenirs, même au cœur le plus pur,
Ne réveille-t-il pas la secrète détresse !...
Eugénie sous le doute angoissant qui la presse
Baisse son front lassé que déserte l'espoir.
... La chambre... le jardin... le banc où, tout près d'elle,
Il s'asseyait!.. Le baiser pris dans le couloir...
Charles !.. si loin, mon Dieu ! lui sera-t-il fidèle ?
Il est jeune et charmant hélas!..

— “ *Tu ne dis rien,*
“ *Mon enfant, risque alors la mère à voix craintive,*
“ *Cesse de travailler, on ne voit plus très bien ;*
“ *Ces jours d'hiver sont courts.” Oh! pauvre âme [pensive,*
Si douce, mais n'osant se pencher sur autrui!
Tu te lèves, pourtant, pressentant qu'aujourd'hui
L'Amour a dû meurtrir la fille que tu aimes
Et que tu voudrais tant bercer entre tes bras.
Mais tu frémis, esclave, et t'effares plus pâle
D'entendre en l'escalier que fait gémir son pas ;
L'Avare par lequel timide et solitaire
Tu vécus résignée et te meurs sans combat...
Et tu ne peux que murmurer : “ Voici ton père!”

D'APRÈS CARRIÈRE

Pour Gabriel Frizeau.

Laisse la porte ouverte au soir qui vient vers nous.
Vois comme l'ombre est lente et rampante et discrète ;
Chaque chose l'accueille en amie et se prête
A l'enveloppement offert comme à genoux.
Elle entre. D'une étreinte tendre, maternelle,
Elle a déjà repris les poutres du plafond,
Et la voici tapie en le foyer profond
Guettant la table lourde et se coulant sous elle.

Tu le vois, tout consent et se donne à l'oubli ;
Mais combien toute chose avant de disparaître,

Le détail s'effaçant, nous révèle son être
Intime, essentiel!... On ne voit plus du lit
Que la vague blancheur, arrondie et moëlleuse
Où mon corps, puis le tien, quelque jour, s'étendront.
— Que l'ombre, ce jour là, fasse ses mains pieuses!
Ne crains pas; mollement, ses voiles te prendront
Tel, au jardin, le soir a pris les fleurs peureuses.

Tout sombre!... ton visage même est incertain,
Mais sa pâleur rayonne et ton âme est plus proche
Il semble, en ce mystère épars qui nous étreint,
Comme dans le bouillard un son grave de cloche,
Lorsque l'on ne sait plus la longueur du chemin.

ANDRÉ LAFON.

L'ATTENTE

Ce jour-là, ceux qui étaient sortis de la ville pour flâner aperçurent la lisière des bois un peu avant midi ; ils la franchirent et de l'autre côté s'arrêtèrent, couchés entre les ronces.

Ceux qui, las de travail, rôdaient parmi les jardins en mâchant des feuilles contre le mauvais sort, arrivèrent dans ce quartier fleuri qui touche presque à la forêt, et où les derniers amandiers baignent dans la moiteur du dessous des chênes. C'était un peu avant midi.

Un peu avant midi, ceux qui parlaient d'amour virent l'ombre danser plus drue sur leurs mains jointes, et à la fraîcheur qui, sur leurs épaules se posa comme une colombe, ils reconnurent les bois.

Et ceux qui lisaient en marchant interrompaient le vieux conte, et ceux qui bêchaient dans la plaine s'étaient dressés d'un coup de reins, la main à plat au-dessus des yeux.

Et quand tous se trouvèrent réunis, de ce côté du bois qui est en plein soleil, comme un moissonneur assis devant sa porte, il y eut un silence, une aspiration profonde durant quelques instants, — et les fleurs ensemble tournèrent la tête comme dans une église les fidèles vers l'ostensoir, — et ils s'aperçurent que midi était sonné.

FÊTE

Les branches étaient pavoisées, partout volaient les écharpes, et dans un bosquet sombre l'éternelle Ariane chantait. J'errais dans le soleil — ce n'est plus de la lumière, ce soleil, c'est de la poudre chaude, on pourrait le prendre dans une main et doucement le verser dans l'autre ! Je savais te rencontrer. Je pensais à tes yeux — à la vraie folie que sont tes yeux, on y voit la couleur pure, toute humide, toute brouillée, celle qui tourbillonne à chaque ruissellement des cils. Je pensais à toi. Une grande houle semblait prendre la ligne des coteaux par-dessous et la gonfler mollement jusqu'au plus gris du ciel.

Puis le soir vint. Un lac violet se mit à onduler sous les arbres, tandis que les rondes, avec des gestes inachevés, se brisaient. Comme le jardinier qui sur les marches du jardin regarde, avant d'entrer, la terre bleue fumer entre les iris, les poètes arrivés avec la nuit tombante s'attardaient à l'orée du bois. C'est alors que je t'ai aperçue, agenouillée, n'est-ce pas ? ou presque blottie au pied d'un chêne, car personne ne te donnait l'aumône ; je me pelotonnai à tes côtés, et ainsi, comme un galop de chevaux jaunes, tout le crépuscule passa sur nous, tant qu'enfin, ayant levé vers moi tes yeux — oh Dieu ! combien nous avons pleuré ! — je voyais dans chaque sursaut de tes larmes, se battre et se mêler un vol d'oiseaux blancs.

HISTOIRE DE L'ÉPI

Un souffle doux comme un mot, le blé lève. Faut-il se souvenir, Annie, de toutes les moissons passées, quand on marchait près des voitures dans le tourbillon d'or ? ou faut-il, comme à un grand amour, déjà rêver aux maturités prochaines ? Le blé lève ; c'est encore une espérance et encore un travail, une pile de sacs qu'on va recoudre le soir à la chandelle, une grange qui sera bondée comme un vaisseau.

Des milliers de verdures éclatent sur la couleur d'ocre : de même à la nuit violette succède une si pâle aurore que l'Eglise chante dans les jointures des vitraux. Regarde : une incroyable ardeur, une légère et forte jeunesse ! Autrefois, avant de te connaître, combien de matins passés dans le baptême des herbes folles, à respirer l'odeur aigre des pousses comme un sel ! Jamais je ne m'ennuyais du désir des autres pays ; les batteuses pleines de poussière, ensuite l'attente du long brouillard automnal — comme aujourd'hui ton amour, chère ! — suffisaient à me retenir ; toutes mes joies ont poussé dans l'écartement de ces deux routes. C'est ainsi que le blé lève, heureux d'être fragile et vert, et patiemment il se confie aux brises, aux averses, à la rosée comme à la gerçure, imitant sans le savoir la couleur de choses qu'il ne verra pas, l'eau sous les feuilles et le bord inférieur du ciel quand il a plu.

* * *

Midi. L'espoir s'est couronné de rouge ; la jouissance s'installe les coudes sur la table ; il n'est rien qui ne soit, car l'été comme un grand monarque a réuni ses sujets, et au premier rang voici, galonné de vieil or, le blé.

Dans la ferme, sous les voitures renversées, les charretiers dorment ; le blé, lui, est debout. Passent alors les pompes abbatiales, passe la bénédiction, passe le silence : recueilli dans sa chaleur, méditant sa plénitude, l'épi sans effort jouit de l'universelle présence et d'avoir à sa hauteur la tête de tous ses compagnons.

Annie, je t'aime. Il n'y a plus que cela. Cela même à peine, à peine la force de le dire. Je t'aime. Ce n'est plus une joie bondissante, la fraîcheur de la découverte, la main levée claquant pour montrer aux autres son trésor ! Mais l'âme, s'étant reconnue au plus haut faîte de son espoir, a mis en elle-même sa complaisance et en un calme recueillement. Il s'agit bien à présent de parler dans les éclats de rire ! C'est une douceur indiscernable qui nous enveloppe, c'est un si grand repos que nos sens l'acceptent tout juste, c'est le ciel et les champs mêlés dans la même ardeur autour du solennel Epi !

Prends-moi la main. C'est le silence des premiers âges qui remonte en nous. C'est toi. C'est moi. Je t'aime.

* * *

Maintenant que dans la grange obscure les sacs sont rangés comme de blancs pélerins, je ne sais pourquoi, j'ai peur. Le blé est là ; comme quelqu'un qui ferme les

lèvres, ayant dit le mot qu'il avait à dire, il est rentré dans le secret des douces neiges incorruptibles ; après la mort il vit, et la lune lui chante bas par le large trou de la serrure.

J'ai peur ; ce début de nuit est si calme ! Laisse-moi, dans la petite odeur de la farine, rêver si confusément que j'en oublie notre amour. Ne me force pas à sortir, folle ! J'ai peur de voir tout à coup le chien gris aboyer du haut de la margelle. J'ai peur d'un baquet plein d'eau dans le clair de lune. J'ai peur de ma peur, parce qu'elle est tranquille, presque agréable, parce qu'elle noie mon cœur langoureusement, parce qu'elle ressemble à l'amour !

Te rappelles-tu ce que c'est que d'aimer ? oh, comme le jour a été long depuis ce matin où le blé levait à peine ! Qui se doutait qu'une telle jeunesse dût finir dans cet oubli qui n'est même pas attristant ? J'ai peur. La farine menue, tassée dans l'ombre, est comme une pauvre âme sans pensée. Il n'est pas tard encore, il ne fait pas encore très froid... Adieu.

René Bichet.

NATIONALISME ET LITTÉRATURE

(à propos d'une Enquête de la Phalange.*)*

L'enquête que menait depuis quelques mois, et que vient d'achever *la Phalange*, devait dégénérer en querelle. Le questionnaire était pourtant d'apparence bien pacifique, mais le mot " national " y était prononcé, et l'on sait de reste tout ce que ce mot traîne avec soi d'exclusivisme. La manière dont fut menée l'enquête provoqua quelques mécontentements ; la manière dont ces mécontentements s'affirmèrent provoqua le mécontentement de l'enquêteur, qui provoqua le mécontentement du directeur de la revue. A présent qu'un soupçon de politique s'en mêle, je ne sais s'ils se mettront d'accord.

Il s'agissait de savoir une bonne fois si une " haute littérature " pouvait se passer d'être *nationale*, ou si elle ne le pouvait point.

La question me parut oiseuse.

Il est possible d'imaginer un peuple sans littérature, un peuple sourd-muet pour ainsi dire, mais comment imaginer une parole qui ne soit pas l'expression de quelqu'un ? une littérature qui ne soit pas l'expression d'un peuple ?

N'eût-il pas été plus intéressant, plus raisonnable, de demander si l'on pouvait oser appeler " haute littérature " quelque littérature que ce fût, qui ne présentât pas, en

plus de sa valeur représentative inéluctable, un intérêt universel, c'est-à-dire tout simplement humain ? — Il eût été facile alors de constater ceci, que je n'ai pas la prétention de découvrir : les œuvres les plus humaines, celles qui demeurent d'intérêt le plus général, sont aussi bien les plus particulières, celles où se manifeste le plus spécialement le génie d'une race à travers le génie d'un individu. Quoi de plus national qu'Eschyle, Dante, Shakespeare, Molière, Gœthe, Ibsen, Dostoïevsky ? Quoi de plus généralement humain ? Et aussi de plus individuel ? — Car il faudrait enfin comprendre que ces trois termes se superposent et qu'aucune œuvre d'art n'a de signification universelle qui n'a d'abord une signification nationale, n'a de signification nationale qui n'a d'abord une signification individuelle.

“ L'individualité, disait Hebbel, n'est pas tant un but qu'un chemin. Ce n'est pas le meilleur : c'est le seul.”

Mais il apparaît du dehors que notre littérature n'a jamais été plus française que lorsqu'elle était plus contrainte et plus policée, de sorte que, sans comprendre suffisamment peut-être que cette contrainte, loin de supprimer l'individu, l'exaltait, l'on a prétendu opposer l'une à l'autre la littérature “spécifiquement française” et la littérature émancipée ou romantique, voir dans les chefs-d'œuvre de notre littérature un triomphe du général sur le particulier et reconnaître à l'œuvre des qualités plus ou moins françaises suivant que cette œuvre paraissait plus ou moins bien disciplinée.

Car la première question de l'enquête n'était qu'en guise d'amorce et provoquait aussitôt la seconde. Qu'une

"haute littérature" fût forcément nationale, c'est ce qu'on ne constatait pas impunément ; il s'agissait aussitôt de déterminer quels en étaient les plus topiques caractères, de manière à pouvoir reconnaître enfin si cette littérature nationale vivait encore, était morte, ou se mourait...

Pour déterminer ces caractères topiques, la méthode est simple,[1] trop simple : on choisit au cours de la littérature les quelques œuvres qui vous paraissent les meilleures, c'est-à-dire, en l'espèce, celles qui flattent le plus votre tempérament[2] et votre goût. Lorsque ce goût est bon (et il est entendu d'avance qu'il est très bon s'il est très français), il se trouve que ces œuvres sont des chefs-d'œuvre qui présentent le même commun caractère d'équilibre puissant, de passion tempérée par la raison, etc, etc., c'est-à-dire enfin : de beauté.

Combien il m'est plus agréable de penser que ces conditions de beauté sont pour tous les pays les mêmes et que ce qui peut les faire paraître plus spécialement ou

[1] "J'estime qu'il est très possible de déterminer dans le cours de notre histoire esthétique une littérature spécifiquement française : *Ne suffit-il pas pour cela de nous entendre* sur les qualités essentielles de notre race et de chercher les œuvres où elles se trouvent le mieux exprimées." écrit M. de Bersencourt avec une ingénuité charmante.

[2] *Racine, Marivaux, Barrès, Moréas, Mme de la Fayette, Gérard de Nerval et Fromentin* sont les auteurs et sont les seuls auteurs que M. Clouard cite pour y reconnaître "notre contre" et dont il se propose de "chercher un jour la commune mesure." Il la trouvera n'en doutez pas ! Quant à quelques *excentriques*, tels que Pascal, Molière, Saint-Simon, Corneille, etc. comme ils pourraient gêner la théorie, on leur découvrira sans doute, ainsi qu'on vient de faire à Montaigne, quelque inavouable origine, qui permettra de les débarquer. Et quant à ces plumitifs du XVIIIe siècle, Marivaux mis à part, tous des faquins ! —

spécifiquement françaises, c'est qu'en aucun autre pays que la France, elles ne se sont trouvées aussi souvent ni aussi naturellement réalisées. Et n'est-ce pas là la raison qui fait que les autres pays ont si souvent leurs regards tournés vers la France ? — Pour les mêmes raisons jadis, l'œuvre d'art la plus accomplie paraissait aussi la plus grecque. C'était aussi l'œuvre la plus individuelle et la plus généralement humaine à la fois ; la plus universelle par conséquent. — " Vous savez que la France est aujourd'hui pour les Lettres ce que la Grèce était autrefois ", je trouve cette phrase dans Fontenelle et pourrais la trouver ailleurs, car c'est une opinion commune.

A quoi la France doit-elle cette extraordinaire faveur ? — Sans doute, ainsi que la Grèce, à un heureux confluent de races, à un mélange que précisément les nationalistes déplorent aujourd'hui. Car il est à considérer que nos plus grands artistes sont le plus souvent des produits d'hybridations et le résultat de déracinements, de transplantations veux-je dire. M. Maurras les appelait naguère, assez spirituellement, " les phoques," — c'est-à-dire : les amphibies — par opposition à ceux de sang uniquement celte, ou normand, ou latin, gens d'un seul élément, incapables par conséquent de s'associer pleinement et classiquement à la multiple vie intellectuelle de la France. Citerai-je un passage de la réponse de M. Ghéon, que M. Clouard goûte entre toutes ? — " En vérité notre cas est tout spécial. Nous ne formons pas une race, nous Français, mais une nation, mais la nation précisément où les races occidentales se touchent, se fondent, s'équilibrent. Et la France ne se réalise que dans cet équilibre, que dans cette fusion. "

Mais, si la France ne se réalise pleinement que dans l'harmonieux équilibre des éléments très divers qui la composent, de quel droit appeler plus ou moins français tel ou tel de ces éléments ? Certes j'applaudis au livre de M. Lasserre ; mais c'est parce que, personnellement, j'ai toujours eu le romantisme et l'anarchisme artistique en horreur. Est-ce en raison de leur caractère peu français ? — Il me suffit que ce soit en raison de leur caractère inesthétique, qui répugne à mon cerveau de Français. Mais Hugo, Michelet, etc., en font-ils moins partie de notre littérature ? Et si, plutôt que ce qui représente la turbulence française, je préfère, par culture et par goût, ce qui représente la culture et l'élite, condamnerai-je pour cela la France à se réduire à cette élite-là ? ne reconnaîtrai-je pour françaises que les manifestations de cette culture ?

Combien ne sont-ils pas aujourd'hui qui pour admirer s'inquiétent peu que l'œuvre soit belle, mais bien qu'elle soit française à leur gré ! N'en déplaise à ceux-ci, je ne consens pas à sentir l'intrus chez Montaigne ; je ne consens pas à céder à la Suisse Calvin ni Rousseau ; si grand que soit mon amour pour l'italianisant Ronsard, je ne consens pas, même lorsqu'il invective les huguenots, à le tenir pour plus français que le huguenot d'Aubigné. Et, de nos jours, je ne m'abuse pas sur ce qu'a de ruineusement antisocial le théâtre juif qui envahit depuis dix ans la scène française ; mais tout l'effort nationaliste empêchera-t-il le théâtre de Porto-Riche d'être écrit et pensé en français, et *Amoureuse* d'être un chef-d'œuvre ?

Il apparut, dès le premier numéro de l'enquête, que M. Clouard, qui la dirigeait, cherchait moins à s'éclairer sur

les opinions de ses contemporains qu'à éclairer ceux-ci sur les siennes. A chacun de ses enquêtés, il décernait des satisfecit ou bien il tapait sur les doigts — discrètement, poliment, à la française;[1] — il s'étonna que ces manières de contrôleur énervassent certains qui lui répondirent de manière non moins française encore qu'infiniment plus vive ; et certains autres qui ne lui répondirent pas.

Ce n'est pas que M. Clouard pense mal ; mais c'est qu'à force de vouloir paraître français, certains perdent toute grâce à l'être ; c'est que le plaisir d'être français diminue à devenir contraint ; c'est qu'on l'est malgré tout lorsqu'on l'est, et que la conscience, ou du moins la délibération qu'on y apporte, risque de fausser de délicates et secrètes qualités ; c'est qu'on ne devient pas plus Français en singeant les manières de la vieille France et que la meilleure facon de l'être, c'est de l'être naturellement.

André Gide.

[1] Je dis cela pour faire plaisir à M. Clouard qui m'a l'air d'un excellent garçon ; mais à dire vrai, je trouve effroyablement germanique la couleur de l'ennui que respire toute son enquête, teutonnes ses notes, et tudesques ses conclusions.

LA CAPTIVE DES BORROMÉES.

Tandis que je descendais, tout dans la maison semblait reposer encore. On eût eu peine à s'imaginer que le soleil était déjà haut. Les persiennes rabattues contre les fenêtres, que d'épaisses tentures garnissaient par surcroît, ne laissaient rien passer de l'éclatante lumière du matin. L'obscurité qui en résultait faisait paraître plus profond le silence qui règnait dans la longue galerie et le vestibule désert où, donnant de la tête à chaque pas sur quelque colonne de pierre, je tâtonnai de mon mieux, tant qu'enfin, une porte ayant cédé sous ma main, je me trouvai tout clignant au seuil d'un parc du plus noble aspect, qui s'étendait derrière le palais et semblait couvrir l'île entière. Afin de me calmer les sangs, j'y demeurai un moment à respirer la fraîcheur que versaient dans l'air tiède les ombrages magnifiques suspendus au-dessus de moi. Par une allée semée de coquilles et qui contournait une pelouse d'un gazon aussi égal et aussi riche que le velours, je m'acheminai ensuite, à pas lents, vers la pointe de l'île où se disposaient une demi-douzaine de terrasses, étagées les unes au-dessus des autres et toutes ornées d'urnes, de balustres, de statues et de la plus riante profusion de fleurs qui se pût imaginer. Telle était la beauté de ces lieux que l'admiration où ils me plongèrent

sut commander à l'agitation qui jusqu'à l'aube m'avait tenu éveillé sur ma couche : force me fut de convenir que la louange dont si souvent les voyageurs m'avaient rebattu les oreilles ne passait point les mérites du tableau. Mais tant il est vrai que le paysage le plus enchanteur ne saurait être parfait à nos yeux que si une présence l'anime, je me pris soudain à songer au prix inestimable qu'eût ajouté à cet endroit de délices la compagnie de la ravissante jeune femme que j'avais eu la surprise, la veille, de trouver installée au foyer de mon cousin : sur quoi je reconnus que si j'avais entrepris cette sortie matinale, ce n'était pas sans l'espoir inavoué de rencontrer en chair et en os cette charmante Délia dont le gracieux fantôme de toute la nuit n'avait quitté mon chevet. A cette découverte, je levai les épaules et, tournant le dos aux terrasses dont la vaine splendeur irritait mes regrets, je descendis vers le lac par un petit escalier dérobé, dont les marches disjointes s'enfonçaient entre des buissons de jasmins et de roses. Je gagnai ainsi une galerie découverte, plantée d'orangers en quinconce et qui, dominant de quelques pieds les eaux, en longeait exactement le bord. Accoudé au parapet, je laissai mes regards s'égarer un instant parmi les flots et la nue devant moi confondus. Mon esprit cependant était mal préparé à une sorte de plaisir qui veut, pour être goûté, une tranquillité dont j'étais bien éloigné. Encore une fois, l'image de la jeune femme se présenta à mon souvenir ; en même temps, comme si quelque subtile affinité m'eût soudainement rendu perceptible une circonstance à laquelle sur l'heure je n'avais guère prêté d'attention, je m'avisai pour la première fois de l'expression de tristesse discrète que j'avais démêlée à différentes

reprises sur les traits de Délia et notamment quand Ascanio mon cousin, d'une de ces saillies brutales dont il avait le secret, se plaisait à arrêter court la conversation. — " Parbleu, fis-je enfin, en me remettant à marcher, il y a sur toute cette histoire une apparence de mystère que je serais fort aise de percer à jour !... " Mais à cet endroit je fus tiré de mes réflexions par un bruit de voix qui me parut venir de la rive même du lac. Curieusement je me rapprochai, et le spectacle le plus plaisant subitement s'offrit à ma vue. Au pied de la galerie, d'une main appuyée aux rochers et de l'autre troussant jusqu'au genou le long manteau dont elle était enveloppée, une jeune femme pieds nus descendait lentement dans l'onde transparente et peu profonde. A ses magnifiques cheveux blonds flottant sur ses épaules, à la grâce de ses mouvements et par dessus tout à l'émoi dont je fus saisi, je ne doutai pas un moment, bien que je ne vis point son visage, que le hasard complaisant ne m'eût mis en présence de Délia. On juge avec quel empressement je profitai de l'aubaine! A quelque distance du bord elle nageait maintenant. Elle avait rejeté son manteau et, au travers des eaux bleuâtres, ses membres purs avaient l'éclat mêlé du corail et de la neige. Tantôt pour rassembler sa chevelure dispersée, elle se redressait à demi, tantôt immobile, étendue et comme épanouie, elle demeurait à se laisser porter par les flots qui la berçaient et la caressaient tout ensemble, non sans écarter à mesure les voiles légers qui défendaient mal à mes yeux tant de secrets charmants qu'ils avaient mission de protéger. Mais un cri d'effroi soudain perça les airs. Une servante venait de paraître sur la rive et m'avait découvert. La jeune femme au même instant tourna la

tête ; à son tour elle m'aperçut et cachant son visage sous son bras replié, elle fit hâte aussitôt vers un gros bloc de pierre qui s'offrait à point pour l'abriter. Afin de ne pas ajouter à sa confusion, je m'étais du reste rejeté en arrière. Dès cette minute, cependant, je sentis bien que c'en était fait de mon repos. Amour sans cesse nous épie : que notre garde un moment se relâche, et le trait vole : nous voilà frappés ! A l'incertaine et rêveuse inquiétude qui m'emplissait auparavant, une ardeur impatiente avait brusquement succédé, et déjà, maudissant mon ignorance de ces lieux, je cherchais autour de moi quelque secret passage qui me permît de joindre sur-le-champ la jeune femme, quand la vue de mon cousin qui du fond d'une allée s'empressait vers moi, vint m'empêcher fort à propos de risquer une si téméraire équipée. Ascanio paraissait agité : autour de lui volaient les pans de cette ample capote militaire qu'il ne quittait jamais depuis qu'un biscaïen malencontreux lui avait emporté le bras, à l'affaire de Mantoue. Au premier moment, j'eus le soupçon que, témoin de mon audace, il accourait pour m'en demander raison : la cordialité de son abord m'eut tôt détrompé. En termes affectueux et bourrus à l'ordinaire, il me manifesta sa satisfaction de me trouver enfin après une heure de recherches qu'il venait de faire en tous sens dans le jardin. Pour ne pas être en reste avec lui, je répondis que je n'étais pas moins ravi de le rencontrer, attendu que depuis mon arrivée à peine nous avait-il été donné d'échanger quelques paroles. — “ Corbacque, vous en convenez ! reprit-il en riant, ah, mon cher chevalier, tel que je vous ai toujours connu, je vous retrouve aujourd'hui... Le moindre cotillon vous fait tourner la tête... C'est le bout

du monde, avouez-le, si ma société hier ne vous parut pas importune... " La part de vérité qui entrait dans ces paroles, autant que la mine narquoise de mon cousin, me fit rougir.— " Convenez à votre tour, lui dis-je, que j'avais bien quelque sujet d'être surpris en découvrant dans cette retraite une beauté dont s'enorgueillirait à juste titre la cour la plus galante..." Ce n'était pas sans intention au demeurant que je mettais la conversation sur ce chapître: il me tardait d'apprendre sur la jeune femme les détails que je ne pouvais obtenir que de sa bouche; n'osant d'autre part les lui réclamer tout de go, force m'était bien pour l'amener à parler, d'user de quelque détour. Mais le comte ne répondit pas. Il eut un de ces ricanements dont j'avais remarqué qu'ils affectaient si péniblement Délia, et me mettant la main sur l'épaule. — " De fait, dit-il, c'est bien là l'oiseau qu'il fallait à cette belle cage !..." La rudesse de cette réplique me choqua plus que je ne saurais dire, et pour lui marquer ma désapprobation, je détournai la tête ostensiblement. Mon cousin d'ailleurs, ne fit point mine de s'en apercevoir, et m'entraînant à sa suite, il commenca de me presser de questions touchant notre nombreuse parentèle, nos amis communs et en général toutes les personnes qu'il avait eu l'occasion de rencontrer au cours de son voyage en France, cinq ans auparavant. J'avais bien la tête à ces sortes de choses: il me fallut le satisfaire néanmoins et ce ne fut pas mince besogne. Le gaillard en effet m'ébahit autant par l'intérêt qu'il semblait porter à des gens qui lui étaient si étrangers que par le détail précis qu'il en avait conservé. Deux fois excédé de faire la gazette, je tentai de l'arrêter et de le ramener au point qui me

touchait : peine perdue ! Ascanio allait toujours, il n'était jusqu'aux meutes et aux équipages de nos voisins dont il ne tînt à avoir des nouvelles, ce qui enfin me fit soupçonner que tout ce bavardage n'allait pas sans quelque malice et que, pressentant ma curiosité, il se faisait un jeu détestable de me lanterner de son mieux. La cloche de la chapelle en sonnant l'angelus vint mettre fin à une épreuve qui m'était d'autant plus insupportable que de marcher ainsi au soleil m'avait mis tout en eau. — " Déjà midi, s'écria le Comte, corbacque, mon cher cousin, je crains bien d'avoir un peu abusé de votre complaisance... Mes sottes questions vous auront creusé l'estomac !... Aussi bien, allons déjeûner de ce pas," — et me prenant par le bras il me ramena vers le château. Sur le seuil, comme il s'arrêtait pour glisser un mot à un grand flandrin de portier qui faisait le pied de grue dans le vestibule, je m'esquivai subtilement et me hâtai de regagner ma chambre aux fins de mettre un peu d'ordre dans ma toilette que je n'avais faite le matin que d'une façon assez sommaire et sous laquelle j'avoue qu'il m'aurait coûté de me présenter aux yeux de la jeune femme. Coquetterie bien frivole en vérité, mais quoi ! l'on n'est point fat qu'à vingt ans, et le désir de plaire désormais me possédait tout entier. J'avais hâte de me retrouver en présence de Délia : il me tardait au surplus d'observer la contenance qu'elle tiendrait après cette rencontre imprévue qui l'avait produite à mes regards dans le simple appareil d'une divinité aquatique. Mais quand je pénétrai dans le salon, à la suite du laquais tout galonné qui vint m'avertir que Sa Seigneurie, son maître, n'attendait plus que moi pour se mettre à table, je n'y trouvai que la sèche figure

d'Ascanio. Au désappointement que je ne sus tenir de laisser paraître, le Comte eut un rire muet et tout en me dévisageant d'un air ironique, il m'informa gravement que des vapeurs dont la jeune femme avait été incommodée à son lever la privaient du plaisir qu'elle s'était promis de partager notre repas. Au regard dont il accompagna ces paroles, j'eus le sentiment tout aussitôt que le contretemps n'était qu'un tour que le traître me jouait. Je me bornai à répondre que j'étais d'autant plus fâché de cette nouvelle qu'ayant eu le matin même l'honneur d'apercevoir Délia au jardin, j'avais été frappé de l'air de fraîcheur et de santé qu'elle manifestait en toute sa personne. Sur quoi le Comte demeura un instant surpris, mais se remettant sur le champ, — " Ma foi ! fit-il gaîment, vous êtes, chevalier, un homme terrible, et il n'est guère moyen de vous cacher quelque chose. Qui sait d'ailleurs ! Peut-être a-t-il suffi du tendre intérêt qu'à su vous inspirer Délia pour que le souci de mon repos me commande aussitôt certaines précautions qu'il faudra que vous me passiez... Car enfin, ajouta-t-il, entre vous et moi, convenez que la lutte n'est pas égale... "

Bien qu'il m'eût coulé cela en riant et du ton dont on pousse une plaisanterie, je ne laissai pas d'y découvrir soudainement la raison véritable de l'absence de la jeune femme et, tandis qu'il me faisait asseoir en face de lui, je me promis bien de faire en sorte que ce trait de cornard ne demeurât pas impuni. Entre temps et pour ne pas l'éjouir par trop bien démêler le dépit qu'il me causait, j'affectai de ne plus prononcer le nom de sa maîtresse et de paraître uniquement occupé de faire honneur au repas. Le bonhomme cependant ne l'entendait point de cette

oreille. Sa crainte des voleurs allait bien jusqu'à lui faire tenir le trésor sous clef et loin de tous les regards, il ne pouvait laisser toutefois d'en parler à tout propos. Ce fut ainsi que sans plus l'y avoir invité, j'appris quelle suite curieuse d'événements avait conduit cette tendre créature dans la tanière du barbon.— Il y a un an, me dit le comte, je chassais dans la montagne du côté de Belvalone. Vous connaissez l'endroit ; la route qu'hier vous avez suivie n'en est pas fort éloignée. Ce ne sont que forêts, rochers à pic, torrents et précipices. Admirables réserves quant au gibier, mais aussi quel paradis pour les brigands ! Certain soir, comme je regagnais avec mes gens un petit village dont j'ai oublié le nom, j'y trouvai tout le monde en émoi, on se pressait autour d'un grand diable d'estafier qui l'épaule percée d'un coup de feu remplissait les airs de gémissements. Non loin, sur un brancard, le cadavre d'un vieil homme était étendu. Les rustauds me contèrent qu'ils avaient ramassé l'un et l'autre à la sortie d'un défilé où ce n'était pas la première fois qu'il leur arrivait de faire pareille trouvaille. L'aventure était claire. L'infortuné voyageur avait dû donner en plein sur une compagnie de bandoliers qui, lui ayant proprement fait son affaire, s'étaient éclipsés ensuite avec son bagage, son argent et sa voiture, et laissant pour mort sur le carreau le valet que j'avais sous les yeux. La police de ces montagnes sortant de mon gouvernement, j'allais passer outre, quand une phrase saisie par hasard dans le flux de paroles dont le blessé ne cessait de nous étourdir, me fit soudain dresser l'oreille. Je me rapprochai et l'ayant interrogé, j'appris que s'il se lamentait de la sorte, c'était à la pensée du sort réservé à la fille de son maître, qui voyageait avec

eux et que les malandrins avaient entraînée dans leur fuite. Le coup, ma parole, me parut impudent. Passe encore d'assommer les voyageurs, mais enlever les donzelles, c'est là proprement jeu de gentilhomme ! J'eus vite pris mon parti. J'avais avec moi cinq hommes armés et sur qui je pouvais compter ; une demi-douzaine de pitauds résolus se joignirent à nous et, séance tenante, nous nous mîmes aux trousses des ravisseurs. Je ne vous conterai pas cette poursuite ; qu'il vous suffise de savoir qu'elle dura un jour entier, au travers du pays le plus affreux. Enfin, nous surprîmes la bande dans son repaire. Ils ne nous attendaient guère. Notre première décharge en coucha la moitié par terre; nous leur courûmes sus ensuite comme des furieux ; en un tournemain le reste était occis éclopé ou en déroute. Dans un coin de la caverne, je trouvai la demoiselle pour qui nous nous étions donné tout ce mal. Elle était d'une rare beauté. La fièvre en ce moment la consumait et elle délirait presque. L'émotion d'une situation si nouvelle sans doute l'avait elle réduite à cette extrémité; peut-être aussi le capitaine des brigands, suivant l'ordinaire de ces messieurs, avait il mis quelque fâcheux empressement à lui marquer l'ardeur des sentiments qu'il professait à son endroit. C'est là un point délicat et qui touche de trop près la pudeur d'une dame pour qu'il m'ait été possible d'y revenir par la suite. Nous la ramenâmes au village, et de là, la fièvre ne se relâchant pas, je la fis convoyer au château ou j'étais mieux à même de l'entourer des commodités que réclamait son état. Le huitième jour elle était hors de péril ; son premier soin fut de me mander qu'il n'était rien au monde qu'elle ne fît pour me témoigner sa reconnaissance des bontés que j'avais eues à son

égard. Sitôt qu'elle put me recevoir, je ne manquai pas de lui rappeler le propos. Elle le regretta peut-être lorsqu'elle distingua où j'avais dessein d'en venir. Mais je tins bon et sus lui faire voir qu'ayant reçu du hasard le dépôt et la garde de son honneur, j'entendais, avec les obligations, accepter aussi les avantages de la charge. L'histoire s'acheva comme vous pouvez penser. Le dépôt depuis lors est toujours entre mes mains et je prétends bien ne point l'en laisser échapper. Vous savez à présent d'où me vient ce cotillon qu'il vous surprit tant de découvrir en un logis où vous ne pensiez trouver qu'un roquentin uniquement occupé à ressasser ses souvenirs. On raconte qu'Achille passa quelque temps à filer parmi les femmes ; on voit par là qu'il n'entendait rien aux choses de l'amour; pour moi, Achille manchot, je fais filer les femmes sous ma tente, c'est tout bénéfice..." Et sur ce mot détestable, comme nous finissions de déjeuner, mon cousin, tout gaillard, me proposa d'aller vider quelque flacon de vieux Lunel dans un petit cabinet de rocailles qui, s'ouvrant à même le lac, rassemblait une fraîcheur que l'ardeur du soleil faisait à cette heure particulièrement délectable. Au moment où précédant Ascanio, je m'apprêtais à quitter le salon, il me parut entendre, derrière la porte, le bruit d'un pas de femme dans le couloir. Je m'empressai aussitôt, mais quelque hâte que j'y misse, ce ne fut que pour voir s'effacer au bout du vestibule une cheville, une écharpe et un volant de jupon couleur de cerise qui ne pouvaient en vérité appartenir qu'à Délia. Seul, on conçoit si je me fusse sur-le-champ lancé à ses trousses ; mais mon cousin était là ; force me fut de ronger mon frein d'un air indifférent. Ascanio du reste n'avait rien remar-

qué ; m'ayant rejoint, il s'appuya cordialement sur mon épaule, et nous descendîmes ensemble au cabinet dont il m'avait parlé et qui en effet présentait une froidure délicieuse. A peine cependant venions nous d'y prendre place qu'un petit vieillard à mine d'intendant surgit tout à coup et s'étant approché du comte, lui marmota quelque mots à l'oreille, sur quoi Ascanio se mettant debout, me pria de souffrir qu'il s'éloignât un moment, étant rappelé au château pour une affaire qu'il tenait à expédier lui-même et sans délai. Je pris la chose d'autant mieux que je ne souhaitais rien tant que d'être débarrassé de mon hôte. Il s'en était fallu de peu, ma foi ! qu'au récit qu'il m'avait fait, je ne donnasse carrière au courroux soulevé en moi par le traitement barbare dont je voyais bien à présent que Délia était victime. En d'autres temps, peut-être, les procédés d'Ascanio ne m'auraient-ils offusqué à ce point, car j'en avais vu bien d'autres et moi-même, à parler franc, n'avais pas toujours été coutumier de tant de délicatesse, mais l'image de l'innocente créature s'était glissée si avant dans mon sein que la seule pensée du destin qu'elle endurait par la faute de ce babouin me soulevait de dégoût et de ressentiment. Je m'expliquais maintenant l'expression de tristesse opiniâtre dont j'avais remarqué la veille que le visage de la jeune femme ne laissait pas d'être empreint, quelque effort qu'elle fit pour m'en imposer. Et du même coup j'admirai la grandeur d'âme qui lui faisait faire belle mine à mauvais jeu, à telles enseignes que sans les odieux épanchements de mon cousin, j'eusse continué d'ignorer que ce n'était pas une maîtresse qu'hier j'avais saluée, mais bel et bien l'esclave d'un misérable qui lui avait ravi ensemble l'honneur et la liberté.

Tel était le vif de mon indignation qu'elle avait pris le pas peu à peu sur le tendre émoi dont j'étais travaillé depuis le matin et que, si je souhaitais revoir Délia, ce n'était désormais qu'à dessein de lui être utile et non point pour l'importuner d'une assiduité déplacée. Tout en roulant ces réflexions je m'étais mis à marcher, et comme si mes pas eussent obéi à une direction dont ils étaient mieux avertis que moi, je commençai insensiblement de m'éloigner du souterrain. Je ne m'en aperçus qu'au bout de quelques minutes, en me trouvant tout à coup au milieu d'un bois de sombre lauriers qu'une brise délicate emplissait de mille murmures et qui laissaient voir entre leur feuillage austère, l'azur immobile du lac. Si peu enclin que je fusse à les goûter en ce moment, je ne pus m'empêcher d'admirer une fois de plus le calme ravissant et la noblesse du paysage ainsi étalé devant moi, ce qui me fournit incontinent un prétexte pour maugréer à nouveau Ascanio qui dans un endroit où tout invitait au plaisir des yeux n'inventait rien de mieux que de me terrer dans un réduit obscur plus semblable à un tombeau qu'à n'importe quelle autre chose. Je fis quelques pas à l'ombre des grands arbres. Un silence profond pesait sur l'île entière qui semblait comme ramassée dans l'éclatante chaleur que laissait tomber une nue parfaitement bleue ; on n'entendait d'autre bruit que les soupirs voilés de quelques colombes cachées dans les ramures. Une balustrade de pierre, l'épaule nue d'une statue aperçues de loin me donnèrent enfin l'idée de pousser jusqu'aux terrasses que j'avais remarquées le matin. Mais il semblait écrit qu'un sort contraire m'en interdirait l'accès. Comme j'allais m'engager sur les degrés d'un escalier qui me paraissait

mener de ce côté, je m'arrêtai brusquement ; à quelque distance, je venais de reconnaître Délia, assise à l'ombre d'un buisson de roses thé, sous une sorte de pavillon de soie blanche, qui l'abritait contre les feux du jour. Un bichon était endormi parmi les plis de sa jupe ; au dessus d'elle, dans un cerceau de cuivre, un ara jaune et bleu se balançait. Accoudée et la tête mollement appuyée contre sa main, elle tenait un livre ouvert sur les genoux, mais son attitude, l'air de rêverie répandu sur ses traits, marquait assez que sa pensée était loin. Elle ne m'avait pas entendu ; en me découvrant subitement, elle tressaillit, et un vapeur légère colora sa joue languissante. Déjà je m'étais incliné et sans trop la regarder. " Madame, commençai-je, qu'il me soit permis de remercier la Providence de m'avoir conduit en cet endroit dans le temps tout juste où je ne souhaitais rien tant que d'avoir, en vous rencontrant, l'occasion de manifester l'étendue et le zèle de la sympathie qu'a su éveiller en moi cette mortelle langueur qu'en dépit de vos soins dénoncent vos beaux yeux... ". En vérité, c'était là pur galimatias et j'en rougissais moi-même, mais tel était l'empire qu'exerçait sur moi cette jeune femme que je me sentais en sa présence plus timide et plus défait qu'un coquebin à son premier engagement. Ne sachant trop où j'en voulais venir, Délia m'avait écouté en silence, les sourcils levés en signe d'étonnement. — " Par le Ciel, fit-elle ensuite, avec un sourire, quel singulier discours me tenez-vous là ? Ça, chevalier n'allez point faire de moi une héroïne de tragédie !.,. Vous le savez, j'étais souffrante ce matin : je l'étais hier soir déjà ; que cette fatigue dont mon visage porte la marque ne vous abuse pas... Il n'y a rien là que

de tout bonnement naturel ! " Comme si je n'avais rien entendu : " Il est vrai, Madame, continuai-je, qu'à vous parler de la sorte, j'outrepasse ce que la discrétion et les convenances me consentent. Considérez toutefois qu'il est des circonstances où la main pour agir veut être dégantée. Dès l'instant que je vous approchai, ce nuage perpétuellement suspendu au dessus de votre front m'avait bien donné lieu de penser qu'un secret douloureux s'abritait en votre sein. J'ignorais tout encore, et un obscur pressentiment m'avertissait seul : de quels yeux, cependant, je vous considère à présent !..." Et m'arrêtant à ces mots, je la dévisageai hardiment. Pâle et agitée, elle s'était redressée à demi ; son sein se soulevait en désordre, et le livre qu'elle tenait sur les genoux avait glissé jusqu'à terre. Belle joueuse néanmoins, elle prétendit tenir bon jusqu'au bout, et haussant les épaules. — " Ma foi, reprit elle, voilà une plaisante obstination et je fais des vœux pour que vous l'employiez parfois mieux à propos... Quelle est donc cette rage que vous avez de me vouloir malheureuse à tout prix... " Mais le trouble de son âme la trahissait malgré qu'elle en eût, et le masque défait ne couvrait plus son visage. Quittant alors le ton de politesse que je m'étais imposé jusqu'à ce point — " Madame, fis-je résolument, il suffit. Ne prolongez pas une comédie qui vous pèse et ne saurait me tromper. Le comte, mon cousin, a eu le front de me confier votre histoire : je n'ignore plus rien des tristes conjectures qui vous ont réduite à la condition où vous êtes..." A peine achevais-je ces mots, elle eut un petit cri d'effroi. Les larmes au même instant inondèrent ses paupières, et se détournant de moi, elle enfouit sa face dans ses mains. Quel cœur plus dur que la pierre ne se fût senti touché

à ce spectacle? Je m'empressai vers elle, et saisissant cette main dont elle s'efforçait vainement de me dérober la vue de sa détresse, — " Madame, m'écriai-je, je vous en supplie, pardonnez-moi !... Je fus cruel, je le sais : mais le soin de votre intérêt a seul inspiré ma conduite. Je n'ose réclamer votre confiance; mon amitié pour vous est trop récente encore, rien à vos yeux ne l'a éprouvée : du moins faites-moi la faveur de ne point repousser le loyal dévouement que je suis heureux de mettre humblement à vos pieds..." Son abattement toutefois était si profond qu'elle fut quelque temps avant de pouvoir me répondre, mais le ton sur lequel je m'étais exprimé sans doute l'avait-il instruite de ma sincérité, car relevant son beau front " Ah ! Monsieur, fit-elle à mi-voix, j'ai honte de paraître à vos regards, maintenant que vous avez déchiré le voile trompeur dont je me flattais de couvrir mes malheurs...", et s'assurant par degrés, encouragé par le silence déférent que j'observais, elle commença de me confirmer les détails de l'aventure que m'avait confiée mon cousin au déjeûner. Il ne s'agissait alors que des vantardises d'un soudard pour qui toute chose est occasion de conquêtes et de violences : j'assistais à cette heure, en écoutant la jeune femme, au martyre pudique d'une âme qui ne sait s'accoutumer au déshonneur. Avec quelle avidité, je recueillais ses paroles ! Suspendu à ses lèvres, d'un soupir même j'eusse craint de l'interrompre. Je m'étais assis auprès d'elle, je la sentais serrée contre moi, frémissante et blottie comme un oiseau, pas une fois néanmoins je ne m'avisai de songer que je l'avais tenue désirable et mi-nue au bout de mes yeux, tandis qu'elle flottait sur les eaux calmes du lac. Tout pénétré de

tendresse et de compassion je n'éprouvais plus à son égard que le respect fervent auquel son infortune lui donnait droit. Enfin, redressant la tête d'un air plein de noblesse, et rose encore de l'effort qu'il lui avait fallu imposer à sa réserve — " Je ne vous ai rien célé, conclut-elle, vous pouvez désormais me juger comme je le fais moi-même. J'aurais dû préférer la mort à l'outrage ou du moins, après celui-ci, mettre mon dernier espoir dans la fuite ; j'ai été lâche, je me suis satisfaite de pleurer. Considérez cependant que j'étais seule au monde, sans appui, sans refuge, perdue sur une terre étrangère : qui m'assurait que les hasards de la route ne me dussent réserver pis que ce que j'entendais éviter en m'échappant ?... — " Seule au monde ! m'écriai-je à cet endroit, ah, de grâce, Délia, ne répétez plus ce mot qui m'offense : il s'en faut dorénavant d'un bras, d'un cœur. C'est la Destinée qui m'a envoyé vers vous pour me permettre de vous les offrir tous ensemble !.." ; et me jetant à ses genoux, emporté par un transport dont je ne fus point maître, je couvris de baisers éperdus un bras qu'il me parut bien qu'on ne songeait pas à me disputer. En l'état où j'étais, je ne sais trop où l'entretien m'eût pu conduire si, à ce moment, le bruit d'une botte épaisse écrasant le gravier du chemin ne m'avait soudainement rappelé à la raison. Je me remis sur pied illico, et bien m'en prit assurément, car je n'étais pas plutôt relevé que je vis s'avancer sur nous Ascanio en personne, efflanqué et morose à l'ordinaire. Un méchant sourire, lorsqu'il nous aborda, errait sur ses lèvres pincées, à croire qu'il avait deviné la cause de cette contenance un peu guindée que Délia et moi nous observions. En hochant la tête, il se mit à considérer

la jeune femme qui, apeurée, ne soufflait mot. “ Corbacque ! lâcha-t-il enfin, la piteuse mine que vous avez... On voit bien qu’en affrontant les fatigues de la promenade, vous avez présumé de vos forces. Il est vrai, ajouta-t-il en ricanant, que pour dissiper les vapeurs d’une dame, rien ne vaut un temps de conversation, sous une tonnelle, avec un galant cavalier... Mon arrivée inopportune sans doute aura-t-elle empêché le remède de sortir toutes ses vertus...” Suivant de si près les délicates effusions qu’avec ses larmes j’avais recueillies de Délia, le plat persiflage du comte me fut intolérable... — “ Mon cher Ascanio, déclarai-je froidement, Madame a fort bien fait et si vous n’en convenez pas, c’est que vous ignorez tout des égards qu’on doit à une dame ou que vous êtes étrangement insensible au souci de lui plaire...” — Je m’attendais à quelque repartie bien sentie et déjà m’apprêtais à rendre coup pour coup, mais avant qu’Ascanio n’eût ouvert la bouche : “ Votre cousin a raison, fit Delia vivement. Il eût mieux valu, je le sens, tenir la chambre jusqu’au soir. Aussi bien j’y retourne à l’instant, non sans que je m’excuse, chevalier, d’être ainsi contrainte de remettre au comte le soin de vous faire les honneurs de ce jardin ”, et se levant, elle nous salua d’un air modeste et s’éloigna incontinent. On aurait pensé que pour sauver du moins les apparences, Ascanio là dessus allait faire mine de la retenir : le drôle y pensait bien : il se contenta de hausser les épaules et s’assit tranquillement sous le pavillon de soie, à la place même qu’elle venait de quitter. Une si roide incivilité pour le coup me dépassa. En deux pas j’eus rejoint la jeune femme et à voix haute la priai de souffrir que je lui fisse compagnie jusqu’au château. Sitôt que nous

fûmes hors de portée de l'ouïe de mon cousin. — " Madame, continuai-je avec chaleur, j'ai mis tout à l'heure mon dévouement à vos pieds : la façon odieuse dont le comte vient de vous traiter publiquement me fournit l'occasion de renouveler ces offres de service. Vous ne pouvez endurer plus longtemps ces barbares traitements. Foi de gentilhomme, ou je vous ferai libre ou j'y perdrai mon nom ! " La frayeur la plus vive à ce moment parut se répandre sur le gracieux visage que les grossièretés d'Ascanio n'avaient su altérer. — " Ah ! Monsieur, fit-elle, je vous en conjure, point d'imprudences ! Vous connaissez le comte : il n'est pas homme à laisser de bonne grâce ce qu'il considère comme son droit. Pour rien au monde je ne voudrais jeter l'une contre l'autre deux personnes à qui le sang et l'amitié font tant de raisons de s'accommoder... " Comme nous touchions au seuil du palais, je me bornai à lui répondre que n'eût été ma crainte de l'entraîner en quelque tentative hasardée, je n'aurais pas balancé à faire appel à la violence, mais que, puisqu'il le fallait, je me résignais à mettre la ruse de la partie et qu'en définitive, je me flattais bien, tout vieux singe que fût Ascanio, de lui apprendre à faire quelques grimaces nouvelles. Puis m'étant incliné, je pris congé d'elle et me mis en quête d'un de ces faquins chamarrés que j'avais vu le matin rôdailler dans la galerie. Mon homme trouvé, je le chargeai d'avertir son maître que force m'était de me retirer dans ma chambre, en raison d'un mal de tête subit causé apparemment par l'excès d'une chaleur à quoi je n'étais pas accoutumé. Exaspéré comme je l'étais, j'eusse craint de me laisser entraîner en sa présence à quelque sortie regrettable : il

me tardait du reste de me trouver seul, afin de réfléchir tout à l'aise à l'entreprise imprévue où je me voyais engagé, et pour tout dire, j'avoue que je n'étais pas sans dessein de confier le cas à Bridon, de qui j'avais éprouvé en maintes circonstances que c'était un garçon avisé et qui avait plus d'un tour dans son sac. Mais pas plus dans mon appartement que dans le cabinet qui lui avait été réservé, je ne trouvai trace du pendard. Un bas de femme et une camisole jetés sur son grabat me firent juger toutefois que dans le temps où je m'agitais, l'heureux mortel avait trouvé à mieux utiliser ses loisirs. Je rentrai dans ma chambre d'assez méchante humeur, et m'étant étendu sur mon lit m'efforçai d'aviser aux mesures à prendre pour tenir l'engagement que je m'étais mis sur les bras et dont à mesure que j'y réfléchissais je distinguais plus clairement la difficulté et l'importance. Ce n'était point tout, parbleu ! que d'inviter l'oiseau à prendre son vol, encore fallait-il faire en sorte d'ouvrir la cage au préalable. Couché sur le dos, et les yeux au plafond, j'eus beau deux heures durant me creuser la cervelle, le seul plan dont je fus capable d'accoucher n'allait à rien de moins que de sommer mon cousin la main sur l'épée, de rendre sa captive à la liberté, ce qui, vu la violence d'Ascanio, n'eût abouti qu'à me faire proprement jeter à l'eau. Lorsque l'ombre commenca de jeter ses voiles légers autour de moi, je me trouvais aussi perplexe que devant. La peste l'étouffe ! m'écriai-je rageusement et comme à ce moment Bridon paraissait à mes yeux je saisis avec empressement l'occasion qu'il m'offrait de soulager mes humeurs et l'accueillis de telle façon que le malheureux s'en fut épouvanté. Il paraissait décidé au surplus que je ne devais point ce soir

trouver de repos : à peine reprenais-je mon assiette, on frappa à ma porte ; je me mis debout tout d'un bond et déjà me disposais à agonir l'importun quand je vis s'avancer vers moi la figure efflanquée de mon hôte. "Mon cher chevalier, me dit-il, j'ai été fort fâché d'apprendre l'indisposition dont vous avez été atteint. Cet entêtement est l'effet ordinaire de notre ciel sur les personnes qui ne sont point aguerries contre ses ardeurs. Croyez m'en toutefois, vous n'apportez pas à le dissiper le soin qu'il faudrait. Pour vous mettre le sang au repos, rien ne vaut le serein et la fraîcheur qui tombe de partout à cette heure. Sur le conseil de Délia, j'ai arrangé pour ce soir une promenade sur le lac. Le ciel est pur, allons, beau cousin, suivez-moi. Je serais désolé que par vous montrer trop douillet, vous missiez obstacle à une partie dont on s'est promis tant d'agrément ". L'envie ne me faisait point faute de le rembarrer sans autre cérémonie. Je fis réflexion néanmoins qu'en attendant d'en venir aux prises, la sagesse me commandait de lui faire beau visage : à la façon ambiguë dont il s'était exprimé, je ne parvenais d'ailleurs à démêler s'il s'agissait d'une promenade à deux ou si Délia devait être de la fête ; je le suivis donc sans plus discuter. Il ne me fallut pas longtemps pour reconnaître qu'Ascanio s'était joué de ma crédulité : au pied d'un escalier de marbre dont les degrés trempaient dans l'eau, une barque était bien arrêtée, mais de la jeune femme, pas la moindre apparence. L'idée de voguer au clair de la lune avec ce magot me parut d'un ridicule à pleurer, peu s'en fallut que je ne tournasse simplement les talons. Cependant Ascanio m'avait pris la main et me faisait asseoir sur un banc garni de coussins. Le dépit me creva le cœur ;

qu'y faire au surplus ! Je me contentai de lui montrer le dos et ne voulus plus m'occuper que de considérer la perspective qui s'offrait à ma vue. La nuit en vérité était admirable, bleuâtre, transparente, tiède à souhait et toute pleine d'une vapeur d'azur. De la nue, couleur blond-d'écaille, une lune mi-pleine répandait une molle clarté sur le château qui, à mesure que nous nous éloignions, paraissait s'enfoncer dans une couronne de verdures. A l'autre bout de l'île les terrasses alors commencèrent de s'étager devant nous. L'ombre étroite des cyprès qui s'allongeait sur elle en faisait paraître la blancheur plus éclatante ; on distinguait comme à la lumière du jour leurs balustrades rondes et ces grandes urnes de pierre que les roses et les jasmins ceignaient à l'envi de guirlandes ; de ci de là, parmi les buis obscurs luisait quelque statue de nymphe ou de triton qui semblait de loin nous suivre du regard. De quelle ivresse mon cœur ne se fût-il gonflé, si pour jouir des délices de cette heure, j'avais eu Délia près de moi ! Je conviens du reste que pas une fois le comte ne troubla mon recueillement. Assis derrière moi, il laissait pendre sa main dans le lac et paraissait m'avoir oublié. La promenade avec lui devait néanmoins mal finir ; il est de la nature de l'ortie de brûler, et si on ne la touche point, c'est elle qui vous cherche. Tandis que nous nous rapprochions du château pour atterrir, j'aperçus à un balcon du premier étage une forme féminine accoudée, toute blanche, à l'appui. J'eus un mouvement de joyeuse surprise et du plus loin, la saluai en agitant mon chapeau ; puis, comme la barque passait aux pieds de la rêveuse, ayant détaché une touffe de lauriers roses du bouquet accroché à la poupe, je la lançai

vers Délia. Son bras nu la saisit au vol, d'un geste gracieux ensuite elle la porta à sa bouche et me la rejeta. La fleur légère tomba dans l'eau ; elle flottait, je voulus la rattraper, mais à cet moment, Ascanio d'un geste brusque m'arrêta ; avec un juron en même temps il commanda au rameur de passer outre. D'ailleurs il regretta sur le champ son emportement et pour me donner le change — " Corbacque, fit-il avec un sourire forcé, j'ai bien cru que pour cette bêtise vous alliez vous laisser choir dans le lac..." Je ne fus point dupe du manège et ne répondis pas. Un instant j'avais pensé lui bailler le poing au travers du museau. Je me ressaisis heureusement, car dans la même minute comme si l'affront eût donné le coup de fouet à mon ingéniosité, je venais de concevoir l'idée d'un plan admirable qui devait assurer, avec la liberté de Délia, la confusion de l'insolent personnage. Sur ces entrefaites la barque accosta. Je me hâtai de prendre terre et ayant accepté d'un air froid le bonsoir un peu embarrassé que me donnait mon cousin, je m'en fus, tout soulevé d'impatience, tirer Bridon de sa couche, afin de lui communiquer sans délai les mesures qui j'avais arrêtées et auxquelles il avait à se conformer dès l'aube prochaine, ce qu'il me promit avec d'autant plus d'empressement qu'il était encore tout foireux de la fureur que je lui avais montrée lorsqu'il était entré dans ma chambre quelques heures auparavant.

(A suivre).

ANDRÉ RUYTERS.

TEXTES.

Le beau est la purgation de toute superfluité.

MICHEL-ANGE.

Plus l'art voudra être philosophiquement clair, plus il se dégradera et remontera vers l'hiéroglyphe enfantin; plus au contraire l'art se détachera de l'enseignement et plus il montera vers la beauté pure et désintéressée.

BAUDELAIRE.

La culture, c'est avant tout l'unité de style artistique dans toutes les manifestations vitales d'un peuple.

NIETZSCHE.

NOTES

CHARDIN, par *Edmond Pilon*.

Il y a, dans l'histoire de l'art, beaucoup de peintres dont il n'y a rien à dire si ce n'est qu'ils ont bien peint : un bon catalogue, pour qui les étudie, vaut mieux que la plus ingénieuse monographie. Ils appartiennent aux érudits. Quantité de Flamands, de Hollandais, d'Espagnols et quelques Italiens sont dans ce cas. Parmi les maîtres français, au contraire, il en est bien peu, quelle que soit leur modestie, qui ne représentent pas une façon de sentir, une conception de la vie et du bonheur propres à un moment de l'histoire, à une classe, a un groupe d'hommes, tant il est vrai que ce peuple est né pour les idées générales. Aussi leur œuvre, leur vie, leur sensibilité est-elle faite pour intéresser ceux qui pensent que la critique d'art n'a d'intérêt que si elle recherche les significations humaines de l'art.

Chardin, par exemple, est assurément un grand peintre ; ses bonnes toiles peuvent se comparer avec les meilleures des petits hollandais mais c'est quelque chose de plus qu'un grand peintre, et il y a dans son œuvre une émotion, une poésie, une intelligence, une sagesse, qu'on chercherait vainement, non seulement chez Metsu, chez Mieris, mais même chez Terburg ou chez Vermeer de Delft. Il appartenait à un poète dont l'érudition enrichit l'imagination au lieu de la dessécher, il appartenait à M. Edmond Pilon de nous le faire revivre.

M. Pilon a promené sa curiosité et son amitié parmi les paysages harmonieux, et parmi les aimables et souriantes figures de la France d'autrefois. Depuis Gérard de Nerval, il est, je crois, peu d'écrivains qui aient trouvé de plus justes accents pour décrire les aspects mesurés de l'Ile de France,

et les portraits qu'il a composés d'après les images qu'il s'est faites de quelques écrivains disparus, et de quelques Muses à demi oubliées, ont le charme adouci des vieux pastels. Il se devait à lui-même de mettre Chardin dans sa galerie.

Chardin est le peintre des humbles vies et des petites vertus qui ont donné aux mœurs françaises leur amabilité, leur gentillesse et leur solidité. Nulle part mieux que chez lui on ne peut saisir l'intimité tendre et la sagesse étroite de cette vieille bourgeoisie parisienne qui, assurément, savait compter, mais que Corneille exaltait encore, et que Racine faisait pleurer. On assure qu'elle est en train de disparaître. C'est peut-être pour cela que nous aimons tant Chardin qui nous rappelle ce que nous lui devons de vertu, de simplicité, et de cette humble élégance, de cette élégance de tous les jours, qui fait la séduction des mœurs françaises.

Le portrait que M. Edmond Pilon nous fait du vieux maître contribuera beaucoup à le faire chérir. A cette vie toute simple, à cette vie d'artisan, il a su donner l'émotion et le pittoresque d'une sorte de roman moral dont la leçon se dégagerait, non des prêcheries, mais du développement même de la belle vie qu'on y aurait contée. C'est une si pure et si noble figure, celle du père Chardin, qu'il eût été bien facile de l'affadir. Mais M. Pilon, qui aurait pu tomber d'autant plus facilement dans ce défaut que son imagination est naturellement tendre et caressante, a su l'éviter à force de simplicité et de sincérité. Il nous a montré dans le grand peintre, le brave homme.

Mais ce n'est pas un brave homme de conte bleu : c'est un brave homme qui a vécu, qui vit, et que M. Edmond Pilon a regardé vivre. Que, par surcroît, ce livre soit plein de l'érudition la plus sûre, qu'on y trouve un excellent catalogue et une bibliographie très complète, cela nous intéresse peut-être un peu moins, mais il faut le noter cependant, afin de faire connaître que ce livre charmant peut plaire aussi aux personnes sérieuses qui font de l'histoire de l'art une science.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

* * *

EXPOSITION DES CENT PORTRAITS.

Il faut la superstitueuse vénération des amateurs d'art pour tout ce qui est du XVIIIme siècle, il faut surtout l'illusion qu'ont les parvenus de se donner de l'ancienneté en décorant leurs murs de portraits à poudre et paniers, pour expliquer l'engouement qui s'attache aujourd'hui à la peinture la plus vide que l'avant-dernier siècle ait produite. Au fond, le goût des gens du monde ne varie point. Le snobisme d'aujourd'hui fait sienne exactement la haine que les salons d'il y a cent cinquante ans portaient à la peinture forte et hardie. Si une certaine érudition a imposé Fragonard et Watteau, les préférences vont aux Boucher les plus secs, aux plus frivoles Nattier, aux Greuze les plus fondants et les plus mièvres. Les prix des ventes prouvent que, pour cette époque, le départ ne s'établit pas, ou plutôt tend à disparaître, entres les œuvres de l'art le plus émouvant et les simples décorations d'apparat. Autrement l'on eût mis à part, dans une exposition comme celle-ci, la *Liseuse* de Fragonard, l'admirable *Portrait de la Duchesse d'Ayen* par Perronneau et surtout celui de *Mme de Sorquainville* d'une si grasse peinture. où s'harmonisent si audacieusement des soieries de différents bleus. On y eût joint peut-être le petit *Portrait de la Marquise du Châtelet* par Lépicié, œuvre qui, bien que sans grande envergure, n'en est pas moins solide et charmante. Mais on eût relégué dans une autre salle ces Largillière anecdotiques où l'excellence de certains morceaux ne fait point pardonner la dispersion de la composition et l'agressive insurbordination des détails. Surtout on eût épargné aux discrètes toiles des maîtres la promiscuité de ces Nattier qui sont vraiment ce qu'on a peint de plus artificiel et de plus prétentieux : mannequins mythologiques qui semblent avoir été préparés d'avance à la douzaine, tant ils ont mêmes bras, mêmes mains, même gorge et sur lesquels ou dirait qu'ont été plaquées des têtes d'ailleurs sans intérêt.

Et dans la salle des portraits anglais, mêmes irrévérencieuses juxtapositions. Ne saute-t-il pourtant pas aux yeux qu'il n'est point de commune mesure entre la maîtrise de

Reynolds et la vulgaire élégance d'un Lawrence par exemple? Même Gainsborough paraît, auprès du premier, vide et sans force. Il faut dire que ce *Portrait de Nelly O'Brien* assise dans une lumière d'or, atteint au pathétique de telle figure de Saskia que nous laissa Rembrandt. Seules auraient eu le droit de figurer à côté d'une telle œuvre celles de Hogarth, certes moins prodigieuses, mais de quelle assurance et de quelle luminosité ! Le sévère *Portrait de Sarah Malcolm* a des ombres légères, transparentes et d'une sensibilité qu'on n'eût point attendue d'un artiste aussi positif. Même avec la belle série de têtes représentant la domesticité du peintre, la National Gallery n'offre point un ensemble comparable aux cinq toiles que présente cette exposition des *Cent portraits*. A ce seul titre elle mériterait déjà notre reconnaissance.

J. S.

* * *

EXPOSITION LUCE.

Citons simplement quelques phrases de la lettre-préface que Verhaeren écrivit pour le catalogue de cette exposition :

" ...On ne rencontre pas en vos toiles les qualités que j'appellerais volontiers de souriant accueil et qui sont la grâce et le charme, mais bien celles qu'on finit par leur préférer, je veux dire la gravité, la sévérité et même la rudesse. On vous reconnaît en votre art qui ne fait qu'un avec vous-même. On sait combien vous êtes à la fois rugueux et bon. Vous vivez parmi nous comme un ouvrier de choix qui ne veut rompre aucun des liens qui le rattachent à la foule et qui instaure dans son travail la manière plébéienne et robuste des tâcherons....

Vous qui aimez Poussin d'un ferme amour, vous cherchâtes comme lui à construire vos œuvres, moins pour qu'elles nous fussent un plaisir que pour qu'elles satisfassent notre examen et notre jugement. Cette volonté d'ordonner un tableau demeure en vous constante, quel que soit le sujet, grave ou allègre, que vous traitez. Dans votre *Baignade* aux tons clairs, d'où le rire devrait jaillir en des éclaboussures d'eau et de

soleil, vous suivez les conseils de votre sagesse coutumière ; vous combinez vos lignes et vous groupez vos masses de façon à ne rien abandonner ni à l'impétuosité ni au désordre. Les jeux des gamins dans l'eau sont calmes et surveillés. Tout vous sert à composer vos toiles, non d'après l'impression, mais suivant la réflexion.

Puis-je vous dire aussi combien, à mes yeux, il fut heureux que vous vous soyez affranchi de plus en plus de ces tons lie-de-vin dont jadis vous alourdissiez toutes vos pages ? Vous ne les employez plus qu'avec parcimonie et toute votre peinture en est rassérénée..."

En effet, robuste peinture, mais en général dure et dépourvue d'élégance. S'il est permis de faire un tel rapprochement, ce sont les mêmes qualités et les mêmes défauts que ceux que présente la musique d'Albéric Magnard.

*
* *

EXPOSITION ELIE NADELMANN.

La Galerie Druet nous révèle l'œuvre d'un jeune sculpteur dont le travail obstiné se poursuivait à l'écart, dans un jaloux secret. Quelques statues achevées, des études, et, sur les murs, une centaine de dessins, de schémas plutôt présentant des combinaisons de lignes tracées à la règle et au compas. Car Elie Nadelmann semble vouloir poser d'abord quelque courbe régulière qui sera comme le pivot de la statue. Puis autour de cette ligne, il en établit d'autres qui se balancent et qui enfermeront les masses. Lorsqu'on suit les études successives du sculpteur, on admire de voir comment, sans se rompre, la donnée primitive se complique d'autres courbes qui serrent de plus en plus les formes vivantes. On ne s'étonnera point que certaines statuettes issues de ce labeur géométrique présentent encore des déformations excessives et qu'une vie obéissante ne vienne pas toujours animer les espaces que l'artiste a circonscrits. Mais les œuvres les plus récentes de Nadelmann, plus complexes et plus pleines, sont déjà d'une maîtrise où le rythme et l'équilibre ne paraissent plus des

qualités uniquement théoriques, mais vécues et à quoi, sans arrière-pensée, on peut prendre plaisir.

C'est un souci de style et la crainte de se laisser séduire par le "morceau" facile qui ont porté le jeune sculpteur à cette paradoxale méthode. A lui de nous en prouver la fécondité. Partir du style pour arriver à la vie, c'est la contre-partie de ce qui semble avoir été le procédé de tous les maîtres. Même ceux dont l'expression s'est le plus écartée des formes proposées par la nature paraissent pourtant toujours avoir eu pour point de départ une étude méticuleuse de ces formes et ne s'être enhardis qu'à la longue à en construire de plus arbitraires. On nous dit, il est vrai, que Michel-Ange se refusa toujours à tracer un portrait et que s'il se départit de cette règle en faveur de Tommaso Cavalieri c'est qu'il trouvait chez ce jeune homme une beauté surpassant les limites individuelles. Pourtant, à considérer ses œuvres de jeunesse, la *Pietà* de Saint-Pierre par exemple, on y voit poindre à peine les types qu'il glorifiera plus tard. Le style n'exclut point encore un réalisme passionné. Ces corps déjà chargés de beauté semblent respirer encore. L'observation y est tellement aiguë, en particulier dans le torse du Christ, qu'elle ne saurait plus aller au-delà. C'est l'excès de vérité, de vie, qui finit par faire éclater les formes et qui contraint Michel-Ange à en inventer de surhumaines. Et j'invoque à dessein l'exemple de l'artiste qui a le plus violenté la nature ; chez d'autres, l'évidence rend inutile une telle démonstration. — Puisse Elie Nadelmann trouver en lui-même les ressources de courage et de don qui triompheront du détour qu'il s'est imposé !

J. S.

***

JEAN GIRAUDOUX : *Provinciales.*

On aime à faire accroire que tous les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont que forcenés viveurs, admirablement délestés de scrupules, tout à la fois sans but et pressés, capables d'aller n'importe où, à condition d'y aller vite... L'exemple de M. Jean Giraudoux nous rassure : rien à la fois de plus moderne que

son livre, de plus jeune, ni de plus lent. J'aime à m'abandonner à lui sans trop savoir où il me mène ; et qu'importe ! puisque c'est le long d'un sentier où tout invite à la maraude ; nous musons ; il cueille et grapille partout, cause avec tout, prête à tout son sourire et fait récréation de la création tout entière :

" *Un chat se promenait, s'attardait aux touffes, pour faire croire aux oiseaux qu'il broutait. Les oies dormaient sur une patte ; le bout de l'autre, fripé à dessein comme un gant, pendait négligemment de leur gousset. Et soudain les voilà qui clament, lançant leur cou et le ramenant en piston de trombone à coulisse, sans ensemble et sans mesure, car ce n'est qu'une répétition.* "

ou ailleurs :

" *Une tourterelle roucoula, et avança sa tête hors du nid, pour montrer son anneau conjugal.* "

et plus loin :

" *Attachés les uns aux autres par une corde à étendre le linge, avec les précautions d'alpinistes à l'approche d'une crevasse, des chênes se hasardaient jusqu'au ruisseau.* "

C'est du Jules Renard, direz-vous ? — Je me plais à voir là moins imitation que rencontre. Du moins Giraudoux atteint-il tout d'un coup à hauteur de l'original. Qui convaincrait d'imitation une invention si joyeuse et si fraîche ? Elle éclate tout au long du livre en jaillissement continu, entretient d'image en image cette *animation poétique*, tendre, frémissante, amoureuse et délicatement mesurée, où voici Giraudoux passé maître aussitôt et dès son coup d'essai. Et ne vous y trompez pas : chez Jules Renard, le son de l'âme est différent. Sans doute avec autant d'esprit, mais sans doute avec moins de grâce, et sur un autre rythme assurément, Jules Renard aurait pu dire :

" *Un accident était d'ailleurs bien improbable, car pour plus de sûreté la locomotive suivait presque toujours la route, et elle sifflait tout le long des tunnels, comme ces voyageurs qui chantent, quand la peur les prend, dans la forêt.* "

Mais si je vois par où Jean Giraudoux touche à Renard, je vois mieux encore par où il s'écarte de lui. Ici ne va jamais sans un enjouement tendre cette malicieuse poésie :

“ *Il n'y aurait pas eu de soleil, ou alors, tout au plus, quelques uns de ces rayons éparpillés que la lune glane.* ”

et si nous chercherions en vain dans *Provinciales* tout ce que Renard doit à la savoureuse âcreté de son humeur peccante, nous chercherions en vain dans Renard une phrase comme celle de Giraudoux voyageur, lorsque le clergyman grincheux lui fait remarquer que la terre est en vue :

“ *Saint-Miguel-des-Açores, porte des Océans, clou d'émeraude qui fixe le grand tapis, toi dont les cheminées fument, dont chaque lac abrite sept cités englouties, je sais depuis des heures que tu es la terre : chaque pensée que j'envoie vers toi me revient avec un rameau d'olivier* ”.

Je voudrais citer encore, citer beaucoup ; mais vous lirez le livre, n'est-ce pas ? — Il semble que des quatre récits qui le composent, ou tout au moins des trois derniers, il ne tenait qu'à Giraudoux de faire ce qu'on a coutume d'appeler des “ chefs d'œuvre ” — sans y rien rajouter — non, simplement en les tamisant encore quelque peu ; je veux dire en exigeant un peu plus serrée la maille de son étamine (1).

Mais quoi ! Jean Giraudoux sait écrire ; je n'admire pas seulement ici de belles qualités naïves, mais aussi leur mise en valeur, leur culture, leur retenue. Ces qualités acquises sont si remarquables dans ce livre qu'elles me laissent croire que l'auteur, sur lequel du reste je ne sais rien, a déjà passé la première jeunesse.

(1) Car toutes les phrases des *Provinciales* n'ont pas la belle qualité de celles que je viens de citer. Parfois l'image accourt de trop loin, ou boiteuse ; on eût préféré passer outre sans l'attendre ; parfois Jean Giraudoux va la chercher ; elle ne serait pas venue toute seule. Il dit en parlant des vieillards : “ *Leurs mains tremblotent, car elles ont appris la valeur du temps, et le battent comme des pendules* ”. Il écrit : “ *Et l'on peut voir le jour déchu hisser son pavillon, un petit nuage bleu et blanc, qui devait être vert et jaune, puisqu'il faisait nuit* ”. — Heureusement ces fausses préciosités sont peu fréquentes.

Hélas ! Jean Giraudoux, vous vieillirez, comme nous tous ! Sans doute vos qualités s'affermiront ; vous saurez exiger de vous-même davantage (et que n'attendre après un tel début ?) — mais jamais vous n'écrirez une plus exquise phrase que celle, toute tremblante encore, que plus tard vous ne relirez pas sans larmes :

" *C'était le printemps, frère de l'été. Vous n'auriez pas su distinguer le blé du gazon, ni l'amitié de l'amour* ".

A. G.

*
* *

L'AME LATINE publie les Notes de voyage de M. Louis Thomas. Nous ne résistons pas au plaisir d'en copier ces lignes:

" Je ne sais rien qui puisse, autant que les voyages à travers notre pays et ceux qui l'avoisinent, donner à un esprit simple et probe le sens de la continuité française et la notion qu'il existe un morceau de terre différent du reste de l'univers auquel nous sommes attachés par des liens mystérieux, aimables et solides.....

.....Certes, je reconnais l'utilité du régionalisme dans le domaine politique et administratif, mais dans celui du sentiment, je suis tellement occupé par la lutte contre l'internationalisme dangereux et stupide de nos humanitaires et de nos jacobins, que j'en veux presque à ceux qui me parlent de la Lorraine ou de la Picardie, lorsque la France tout entière est là, ouverte à nos activités et qui réclame nos efforts et notre dévouement filial. Nous devons, à mon avis, travailler plutôt au développement dans les cœurs et dans les esprit du sens de cette unité nationale, qu'à l'embellissement et au perfectionnement de cet amour naturel que chacun éprouve pour le coin de terre où il est né.....

Ainsi, par ces déplacements, par ces voyages et par l'intelligence et l'amour qu'ils nous donnent de l'unité française, une image plus solide de la France se forme et se précise en nous, et notre patriotisme, de local et de particulier qu'il était, devient plus général, plus complet, le vrai patriotisme, celui qui prépare des générations fortes..... "

Bravo M. Thomas ! Voila qui est bien senti, bien pensé et bien dit.

***

SYLVAIN BONMARIAGE : *Attitudes. — Poèmes.*

" Un page nous est né !" s'est-on écrié dans Bruxelles. En France nous avions eu Jean de Tinan (depuis nous en avons eu quelques autres). En Belgique on attendait encore ; et vraiment le page manquait. Voici Sylvain Bonmariage.

Impertinent, gouailleur, élégant et pervers, il a les plus charmants défauts du rôle, et qu'il remplit fort plaisamment. Il en a surtout cette marcescible qualité : la jeunesse. Mais qu'il veille... hélas ! Tinan ne l'a que trop bien pressenti : rien de lugubre comme un page sur le retour.

Les *Aventures merveilleuses de l'Abbé de Lassus*, " qui n'avait pas l'esprit théologique ", sont joliment et lestement contées. J'aime aussi la *Lettre qu'écrivit la Xme année de son règne, Télémaque roi d'Ithaque, à son vieux Mentor*, et *A fleur de peau* que signale M. Georges Eekhoud en son agréable préface. Mais, sans doute, à travers le ton badin de ces contes entrevoit-on déjà de quoi faire espérer plus et mieux.

Le volume de vers est également plein de promesses ; moins personnel peut-être que le volume de contes, du moins présente-t-il un sentiment assez délicat des mouvements, des formes et des sons. Certaine langueur un peu monotone pénètre ces poèmes et les assouplit à l'excès.

...*" Dormir, ivre d'azur dormir comme un oiseau*
Qui rêve dans les branches,
Dormir, comme un poisson à l'ombre des roseaux,
Dans le calme et l'oubli d'un éternel dimanche !"

Mais rassurez-vous ! les pages ont le sommeil léger et M. Sylvain Bonmariage semble heureusement plus amoureux de la vie que du rêve.

A. G.

***

TOUNY-LERIS : *La Pâque des Roses.*

Si les bons sentiments suffisaient à faire un bon livre, celui

de M. Touny-Leris compterait parmi les meilleurs. Mais que son encre est pâle ! que sa plume inhabile ! que sa syntaxe mal assurée !

" Il fait si clair, il fait si doux, il fait si beau
Que je m'émeus d'avoir tué ce pauvre oiseau,
Et que je considère, en ma main, cette caille
Dont la plume est légère et d'or comme la paille
Ainsi qu'on voit se perdre une bague dans l'eau...
Ah ! certes, je sais bien qu'il est fou de penser
Qu'il y avait la vie en cette aile brisée...
Je sais bien tout cela, et je crois quelques choses :
Par exemple, que d'autres deuils je fus la cause."
Etc., etc. —

On comprend mieux en lisant ces vers tout ce que Francis Jammes, qui écrivit pour ce livre une gracieuse petite préface, doit de fougue à son esprit moqueur, de lyrisme à sa sensualité, d'art enfin à tout ce qui l'empêcha d'entrer trop vite dans "l'Eglise habillée de feuilles" — où l'auteur de *la Pâque des roses* entre aussitôt de plain pied.

*
* *

MUSIQUE ITALIENNE.

Une troupe italienne d'opéra vint raviver en nous pendant une semaine le souvenir de ces spectacles qui sont l'une des mélancoliques et bouffonnes joies d'un voyage au delà des Alpes : ténors en gants blancs, prime donne, les cheveux dans le dos, vêtues de vagues robes de bal qui figurent Sémiramis aussi bien que Lucrèce Borgia. Et nous avons revu la figuration et revu les décors : dans une scène qui se passe au temps des druides, la toile de fond représentait un parc et une villa de banlieue... Mais ce qui communément relève, en Italie, ces minables représentations c'est, l'on ne saurait dire la qualité du chant, mais du moins celle des voix. Or, à Paris, ce ne furent que glapissements.

Vraiment, la musique de Bellini, si mêlée, mais si chaude si pathétique et si personnelle avait droit à plus d'égards et l'on s'irrite de la voir ainsi traitée, alors qu'il n'est de frais

qu'on assume pour faire valoir la tapageuse fadeur de la musique italienne d'aujourd'hui. N'oublions pas que Chopin vint à Paris pour rencontrer le jeune auteur de la *Norma*. L'imaginerait-on avide de connaître un Mascagni ou un Leoncavallo ?

* * *

NOUVELLES REVUES.

Des auteurs que groupent les deux premiers numéros du *Nain Rouge*, nous avouerons volontiers que c'est M. Louis Thomas qui nous intéresse le plus. Ce jeune phénomène mérite mieux que la curiosité un peu railleuse ou le dédain facile qu'on affecte parfois de lui témoigner. Il n'est pas qu'un simple polygraphe. Sans doute il semble qu'il y ait chez lui plus de surface, si on peut dire, que de fond; mais il apporte à vivre une verve plaisante; il s'amuse, jamais n'ennuie et on ne saurait contester que ses fantaisies mêmes ne révèlent un sens instinctif de la littérature qui emporte notre sympathie, amusée elle aussi.

De Bruxelles nous arrive une *Gazette Littéraire* qui sera " publiée tous les trois mois par M. Sylvain Bonmariage, avec le concours de quelques poètes et gens de lettres ". Au moment où la plupart des nouveaux écrivains de Belgique prétendent s'improviser une tradition et ne devoir qu'à eux-mêmes leur culture et leur langue, il convient d'accueillir avec cordialité une revue belge qui se veut française de ton et d'expression. Que diable y viennent faire cependant tant de menus potins sur gens de théâtre ou de boulevards?... *Comœdia* en vérité suffit à notre honte et il n'est pas urgent d'en multiplier les succursales. Ce genre d'anecdotes au surplus ne touche que bien peu de monde, et les ébruiter, c'est faire la partie trop belle à ces magnanimes étrangers pour qui tout est occasion de lamenter la décadence de l'esprit français...

Citons enfin à Munich, ce *Zwiebelfisch* que nous vaut l'inlassable activité de Franz Blei. L'entreprise n'est point proprement littéraire : il s'agit d'une sorte de revue technique, consacrée aux questions d'édition et de typographie, qui

paraîtra tous les deux mois, dans un format et avec des caractères chaque fois différents. On nous dit que ce premier numéro trouva d'emblée deux mille acheteurs. Voilà qui témoigne chez le public allemand d'un intérêt que nous ne saurions trop lui envier; et du coup l'on s'explique que l'art du livre atteigne là bas à un goût et à une élégance dont nous offrons de moins en moins l'exemple.

A. R.

*
* *

MATINÉES CLASSIQUES.

Ce fut une excellente idée d'Antoine que de demander une conférence à Jules Renard. Qu'il s'agît d'introduire une pièce de Corneille ou de Beaumarchais, peu importait. Renard a beaucoup plus parlé des auditeurs de conférences, et des conférenciers, et de sa conférence en particulier, que du *Mariage de Figaro*. Personne ne s'en est plaint. Il a dit son fait au public de l'Odéon énumérant ses défauts et ses qualités dont l'une des plus sensibles est à ses yeux " de n'être pas un de ces auditoires si corrects et sans pli qu'on croit parler à un mur. " Il avait écouté, pendant les matinées précédentes, ce qui se chuchotait dans la salle : " Décidément on n'apprend rien à ces conférences, " avait dit une jeune fille. Et sa mère de répondre : " Tu ne peux donc pas rester un quart d'heure sans rien apprendre ! " " Si cette mère est veuve, remarque Renard, elle se mariera avant sa fille... " Et il accuse son bon ami Tristan Bernard " à la barbe peinte en noir " de lui avoir traîtreusement volé ce mot-là.

*
* *

LE PLUS BEAU VERS DE LA LANGUE FRANCAISE.

A propos d'une enquête menée par *l'Intransigeant* (il s'agit de décider par voie de suffrage quel est " le plus beau vers de la langue française ") M. Maurras fait paraître dans *l'Action Française* du 11 Mai quelques réflexions d'excellente critique:

" La décadence littéraire a souvent entraîné à sacrifier les ensembles. L'enquête que je signale est une apothéose du détail..,

Un concours du plus beau vers se conçoit, limité à des romantiques... Mais on voit attester dans ce concours l'autorité de grands poètes, dont les plus magnifiques passages valent surtout par position. Ainsi l'instance entrecoupée de l'âpre Roxane:

" Bajazet, écoutez. Je sens que je vous aime,
Vous vous perdez... "

Ceci porte le poids de la tragédie tout entière. Le sublime y suppose une immense composition.

D'autres fois, les grands vers de nos classiques nous épanouissent la fleur de tout un caractère. Tel le distique raisonneur, absurde et charmant d'Alceste :

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve.

De tels vers dans un beau poème tiennent la place de la tête dans une statue, des yeux d'un portrait... Ils font partie d'un monde, ils participent d'une harmonie si complète qu'on ne doit pas les tronquer... Lisons cette page extraordinaire :

Un loup n'avait que les os et la peau
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment...

Et tout ce qui suit, cursif et léger comme la première histoire venue, et scandé comme une chanson à boire ou à danser ! Voulez-vous bien me dire où est le beau vers là-dedans ? Ils sont tous beaux. Ils sont la beauté même, et celui-là ne comprend rien à cet heureux chef-d'œuvre de souplesse, de légèreté et de poésie s'il ne commence par sentir que cela est vivant..."

* * *

L'ÉCOLE DU STYLE.

FINANCE.

" La dépression en Allemagne doit être considérable puisque les optimistes sont obligés de suivre le mouvement des affaires dans la branche du ciment et dans celle du linoleum..."

Journal des Débats (5 avril 1909).

* * *

CRITIQUE.

" La voix de Mme F. d'une flexibilité de roseau et d'une douceur de source, semble un chant de nightingale. Elle a chanté des œuvres de Hahn, sur poésies de romantiques comme Gautier, de parnassiens comme Banville, de décadents comme Verlaine, dont nous citerons comme écho :

Voici des fleurs, voici des branches,
Voici mon cœur.
Ne le déchirez pas de vos mains blanches,
Epargnez ma douleur.
Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De ci de là,
Pareil à la
Feuille morte.
Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein,
Et de ton cœur endormi
Chasse à jamais tout dessein."

Le Nouvelliste de Bordeaux.

* * *

INFORMATION.

Cet été, dit le *Guide musical*, on érigera à Vienne, dans le parc de Heiligenstadt, un monument en l'honneur de Beethoven. On y placera la statue du maître d'après les dessins du

sculpteur Rudolf Weigt, mort il y a sept ans. Beethoven sera représenté debout, la tête penchée, *l'esprit agité par l'inspiration*.

Art Moderne (25 avril 1909.)

*
* *

POLITIQUE.

" Il leur arrive (aux députés) d'oublier qu'ils parlassent pour le public et de laisser le naturel revenir au galop. "

Les Nouvelles (14 mai 1909, soir.)

ACCUSÉS DE RÉCEPTION.

LUCIE DELARUE-MARDRUS : *Le Roman de Six Petites Filles* (Paris, Fasquelle), — GEORGES PHILIPPE : *Les Jardins de Bade* (Paris, Edition du Beffroi), — MARCEL BARRIÈRE : *Le monde noir* (Paris, Lemerre), — GILBERT DE VOISINS : *Le Bar de la Source* (Paris, Fayard), — J. CH. MARDRUS : *Le Livre des mille nuits et une nuits*, Edition Illustrée, 2me volume (Paris Fasquelle).

MARIE ANNE COCHET : *Idéale Semence* (Paris, Gastein-Serge) LÉO LOUPS : *Les Lévriers* (Edition de la Phalange) ; HENRI GUILBEAUX : *Berlin : Feuillets d'un Solitaire* (Edition de la Phalange) ; FRANCIS EON : *Trois années 1905-1908* (Edition du Divan)

TIMOTHÉON : *La crise Religieuse* : *Non Credo* (Paris Gastein-Serge : RENÉ GHILL *De la Poésie Scientifique* (Paris, Gastein Serge) — JOSEPH DE BONNE *Une Étude sur l'apprentissage* (Paris Alph. Picard et fils).

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

SOMMAIRE du No 3.

SOMMAIRE du No 4.